

Pierre Béhel

**La poire
électronique**

Roman

La poire électronique

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.com>

La poire électronique

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

La poire électronique

La poire électronique

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

En particulier, il s'agit ici de poire électronique, pas d'orange mécanique et encore moins de pomme pneumatique.

La poire électronique

La poire électronique

1

Par la fenêtre, on pouvait voir la ville de Los Franciscanos à perte de vue. Elle couvrait de multiples collines et enrobait la baie à la forme si particulière de feuille de cannabis. Dans les années mille neuf cent soixante-dix, les hippies de la terre entière y avaient vu un signe. Ils avaient tenu à faire de Los Franciscanos une de leurs capitales où l'on ne se rendait qu'avec des fleurs dans les cheveux pour venir fumer de l'herbe, manger des champignons hallucinogènes, jouer de la guitare et refaire le monde aux frais des bourgeois conspués qui les finançaient pour s'acheter une nouvelle jeunesse par procuration, à savoir souvent les parents.

La « tige » de la baie, qui permettait de rejoindre l'océan, était surplombée du célèbre Silver Door Bridge, un pont financé par les propriétaires des mines d'argent, près de deux siècles plus tôt, pour faciliter le transport du minerais vers les ateliers où le métal serait fondu en lingots ou en objets précieux.

La présence de ces mines était à l'origine de la richesse de la région. C'est à cause d'elles que le modeste monastère franciscain ayant donné son nom à un petit village s'était fait encercler par des demeures de plus en plus cossues, des ateliers métallurgiques, des magasins de luxe puis des tours de plus en plus hautes.

La poire électronique

Comme l'argent attire l'argent, toutes les révolutions industrielles s'étaient déroulées ici, y compris la dernière en date, celle du numérique.

Aujourd'hui, il n'y avait plus de trace du monastère franciscain. Il avait été rasé il y a plus d'un siècle. Les moines étaient partis plus loin, dans la paix du désert. On ignorait où. Personne ne s'intéressait à la question et cela convenait tout à fait aux moines ayant fait vœu de pauvreté.

Leur ancien domaine était devenu l'une des villes les plus grandes, les plus peuplées et les plus riches du monde. Quoi de plus éloigné des idéaux de pauvreté de Saint François d'Assises que cet antre de perdition ? Pourtant, la ville demeurait nommée Los Franciscanos, Les Franciscains.

Dans le couchant, alors que le soleil disparaissait dans l'océan, loin au delà de la baie, des millions de lumières déchiraient l'obscurité naissante. Des phares des automobiles aux gigantesques panneaux publicitaires juchés sur les toits des immeubles, de l'éclairage public aux innombrables lampes des millions d'appartements, du petit témoin de veille rouge de milliards d'appareils aux écrans de tous types, Los Franciscanos était plongé dans une lumière artificielle qui chassait la nuit avant même que celle-ci n'ait pu s'installer.

La poire électronique

Un instant retenu par le spectacle fascinant de la ville, le regard de Jésus Maracas se reporta sur l'écran de son téléphone malin, son tamagophone. L'horloge affichée lui indiquait clairement qu'il était en retard. Il devait se dépêcher. Le modèle était déjà ancien.

Mais comment ne pas rester fasciné par les lumières de Los Franciscanos ? Même si c'était le même spectacle que tous les autres jours. Ce jour, pourtant, n'était pas ordinaire. Spécialement en ce lieu.

La tour où se situait Jésus Maracas n'était pas n'importe quelle tour. Elle se trouvait au sommet de la plus haute colline et était la plus grande de toute la ville. Les étages les plus élevés comportaient un hôtel luxueux, de la chaîne internationale Mountaintown. L'héritière du fondateur, Marseille Mountaintown, avait connu une jeunesse agitée entre alcool, sexe et drogue. Depuis qu'elle avait hérité d'une des plus grandes fortunes du monde, elle s'était plus ou moins assagie. Elle ne s'était jamais mariée, n'avait pas d'enfant, mais on lui prêtait de nombreux amants, comme Bill Worx par exemple.

Ce magnat de l'électronique dirigeait Peartech, le fabricant des tamagophones. Bill Worx était reconnu comme un génie des affaires. Le siège de son entreprise se situait dans la banlieue de Los Franciscanos, tout à côté de sa gigantesque demeure.

La poire électronique

Mais, ce soir, Bill Worx et tout son état-major se trouvaient dans des chambres du Mountaintown de Los Franciscanos, probablement à l'étage le plus élevé, celui où la vue était la plus splendide. L'accueil de l'hôtel était, évidemment, au niveau le plus bas que l'établissement occupait, au cinquantième étage.

Jésus Maracas, lui, se trouvait au quarante-neuvième étage. Le bureau où il était en train de travailler avait également une vue superbe. La hauteur était suffisante pour surplomber l'essentiel de la ville. Le mobilier moderne comprenait des tables noires brillantes, des sièges en cuir, des écrans relayés aux ordinateurs parsemant l'endroit. Le loyer de ce bureau devait être l'un des plus chers de la ville. L'endroit était, de fait, luxueux. Les étages sous l'hôtel étaient, comme le quarante-neuvième, constitués de bureaux occupés par des sociétés ayant des moyens financiers suffisants pour s'offrir une telle adresse.

Tout en bas, il y avait le centre de congrès s'étalant sur plusieurs hectares autour de la tour, avec des halls d'exposition et diverses salles pour tous types de réunions. Dans l'amphithéâtre principal, la soirée serait consacrée à la présentation annuelle de Bill Worx. Tout le monde s'attendait à une annonce majeure et les spéculations allaient bon train dans la presse.

Tant que Bill Worx n'aurait pas parlé, bien peu savaient la vérité. Mais, dès que les mots attendus se

La poire électronique

seraient échappés de sa bouche, la Terre entière serait instantanément au courant. Comme tous les ans, sa déclaration serait diffusée en direct sur toutes sortes de médias, à commencer par le T-Tube, le site de diffusion et de partage vidéos de Peartech.

Le centre de congrès commençait aussi à être envahi par des gens de tous âges portant des culottes de cuir et des chaussettes de laine vierge, de grosses chaussures et des chemises blanches, des bretelles colorées et des chapeaux étranges. Eux logeaient, pour la plupart, dans les hôtels économiques couvrant le centre de congrès, à côté de la tour. Ils venaient pour la convention annuelle des fans du show audiovisuel « Schwarze Schweine in der Schweiz » [Cochons noirs en Suisse], la Schweiz Expo.

Si, à travers le monde et depuis des années, tous les fans regardaient les émissions de ce show à n'importe quelle heure en ligne (notamment sur T-Tube), l'émission continuait depuis l'origine d'être conçue pour être diffusée sur une petite chaîne du câble dédiée à la Suisse et à sa culture, le samedi. Comment un tel show au public initial si restreint pouvait-il avoir connu un tel succès ? Chacun répondait à cette question par quelque chose comme « c'est la magie d'Internet ».

Jésus Maracas, comme beaucoup de gens, suivait de temps en temps des émissions du « Schwarze Schweine in der Schweiz » en ligne. L'émission de

La poire électronique

l'après-midi était destinée aux enfants et elle incluait des dessins animés, comme « Le Petit Porcelet ». Madame Maracas, la femme de Jésus, suivait assidûment un soap opéra se déroulant durant la Guerre du Sonderbund tout en prétendant que, en fait, elle cherchait les émissions sur la botanique des Alpes. Et personne, absolument personne, n'avouait regarder « L'heure des cochons », émission destinée à être diffusée vers minuit uniquement à l'attention d'un public adulte. Pourtant, bizarrement, le petit amphithéâtre où la présentatrice de « L'heure des cochons » allait rencontrer ses fans avait été pris d'assaut par les réservataires. La grande salle destinée à la présentation des meilleurs reportages sur la botanique des Alpes, à l'inverse, s'apprêtait à être aussi peuplée que le sommet d'une montagne sans piste de ski en plein hiver.

Par une fenêtre du quarante-neuvième étage, Jésus Maracas regardait tout cela. Il espérait que sa femme ne visiterait pas la convention des fans de « Schwarze Schweine in der Schweiz » au risque d'acheter une nouvelle culotte de peau ou un étrange chapeau. Mais, pour Jésus Maracas, il était temps de se remettre au travail. Il se détourna du spectacle de la fenêtre. Et il s'apprêta à rallumer l'aspirateur.

Alors, on frappa à la porte du bureau.

La poire électronique

2

Mes mignons, l'ère des hippies était bien finie à Los Franciscanos. Oh, ça oui. Et ce soir là, on s'en apercevait bien. Regardez, mes mignons. Oui, regardez au pied de la plus haute tour de la ville. Approchez dans le grand hall desservant la tour et tout le centre de congrès, celui où les voyageurs débarquent en sortant du métro ou du train, y compris le train rapide qui vient de l'aéroport.

Vous voyez, mes mignons ? Vous voyez l'endroit dont je veux parler ? Oui, ce bar, là. Il y avait quatre Tovaritchs. Le chef, d'abord, Vlad De Width. Et les trois autres Tovaritchs : Well, Sandwich et Caniche. Quel était leur âge ? Difficile à dire, mes mignons. Mettons entre vingt et vingt-cinq ans.

Quand ils boivent un lait-fraise, comme ça, en regardant les gens passer, ce n'est pas bon. Non, ce n'est pas bon du tout, mes mignons. Leur coupe de cheveux dite « en bol de pudding » amenait à dissimuler leurs oreilles. On ne pouvait pas voir, ainsi, l'oreillette qui devait se trouver à droite ou à gauche. Elle était reliée à un tamagophone, bien sûr. Et les Tovaritchs pouvaient ainsi partager de la musique les mettant en condition pour une séance de Méga-Violence. Comme une version remixée par un maître du trash-metal du générique de

La poire électronique

« Le petit porcelet ». L'enfance des Tovaritchs était ainsi exploitée pour les amener au niveau de conscience adaptée à la séance de Méga-Violence.

Et les quatre Tovaritchs regardaient les gens passer. Pour l'instant, mes mignons, leurs chapkas couvertes de treize bandes alternativement rouges et blanches, frappées d'un triangle bleu avec une étoile dorée sur le front, étaient sagement posées sur la table, dans le coin sombre du bar où ils buvaient en silence leurs laits-fraises. Mais personne ne s'approchait. Oh non, mes mignons. Car ils étaient très reconnaissables même sans leurs chapkas. Outre leur coupe de cheveux et leur attitude, ils portaient des combinaisons blanches d'abattoir. Et, chose étrange, ils portaient aussi des slips par dessus. Des slips kangourous blancs.

Mais n'allez pas leur demander pourquoi. Non, mes mignons, n'y allez pas. Ou alors, prenez d'abord une assurance-vie au profit de l'auteur de ce livre. Il la mériterait : il vous avait prévenu. Cela dit, si vous avez envie d'en finir avec la vie, vous pouvez y aller.

Mais évitons ce massacre tout en satisfaisant votre légitime curiosité. Il vous suffira de savoir que les Tovaritchs portent un slip kangourou par dessus leur combinaison depuis qu'ils ont perdu un pari avec la bande rivale des Fuck Maurice. Personne de vivant, sauf peut-être un Fuck Maurice, ne pourrait vous en expliquer davantage. Mais approcher un Fuck Maurice

La poire électronique

est tout autant dangereux qu'approcher un Tovaritch. Même l'auteur de ce livre ne s'y est pas risqué à cause de votre curiosité de merde. Parce que l'auteur n'est pas encore complètement cinglé, voyez-vous, mes mignons.

Bref, au fond du bar situé au pied de la tour, les Tovaritches buvaient des laits-fraises en partageant une musique pour les mettre en condition pour une séance de Méga-Violence. Et ils regardaient passer les gens.

Et, en dehors des quatre Tovaritches, mes mignons, on ne trouvait que deux sortes de gens ce soir là. Deux sortes de gens mais en grand nombre.

D'un côté, il y avait les fans de « Schwarze Schweine in der Schweiz ». La Schweiz Expo ne commencerait véritablement que le lendemain. Mais il fallait arriver la veille pour ne rien rater et pouvoir s'enregistrer dans les hôtels du complexe. La plupart des fans portaient déjà en tout ou partie leur costume. Culotte de peau, chemise blanche, chapeau bizarre, chaussettes hautes en laine... Certains portaient des petits cors des Alpes en bandoulière. Dans le métro, il y avait eu des petits concerts improvisés lorsque deux orchestres de fans s'étaient rencontrés.

De l'autre côté, on rencontrait des gens très différents se rendant au congrès de Peartech. Chez eux, pas de culotte de peau, de chapeau étrange ou de chaussettes hautes en laine. Non, mes mignons, eux portaient en général des vestes et des pantalons noirs. En

La poire électronique

dessous, selon la sous-population considérée, ils pouvaient porter chemise blanche et cravate ou bien un T-shirt. Les femmes portaient une tenue similaire, sans cravate bien sûr, parfois avec une jupe noire au lieu du pantalon. Il y avait d'ailleurs à peu près autant d'hommes que de femmes.

En se croisant, les adeptes de Peartech se saluaient en général par un signe de T : toucher avec sa main son épaule gauche puis sa droite, revenir au niveau du sternum avant de descendre au nombril. Le T du Tech de Peartech, ou de technologie ou encore de tamagophone.

Tout d'un coup, Vlad De Width changea subtilement d'attitude. Sans cesser d'arborer un sourire sadique, on sentit un agacement teinté d'amour, comme lorsqu'une mère est réveillée pour la cinquième fois par son bébé en pleine nuit et que le père est devenu subitement sourd. Mes mignons, si vous ne voyez pas ce que l'auteur veut dire, il est désolé, mais il ne peut pas mieux décrire ce sentiment.

Le chef de la bande sortit de sa poche son tamagophone. Le crédit pour écouter de la musique à quatre allait être épuisé comme lui avait indiqué son appareil par un petit bip adapté. Alors Vlad De Width ralluma l'écran en veille et appuya sur l'icône portant un symbole dollar sans perdre un seul instant son sourire.

La poire électronique

3

Les portes de l'ascenseur s'étaient refermées derrière lui. Penché sur son tamagophone, Steve Door se demanda soudain où il était. Il rangea l'appareil dans sa poche et regarda alors autour de lui. Il était dans l'obscurité totale. Il avait pourtant bien appuyé sur le bouton cinquante-neuf de l'ascenseur, pour accéder à l'étage de sa chambre.

Dans un hôtel de cette catégorie, la lumière devrait s'allumer instantanément sur détection d'une présence. Voire être allumée en permanence. Steve Door ne voyait aucun bouton de minuterie.

D'instinct, il continua d'avancer dans le noir. Il ne vit aucune indication de numéro de chambre sur les portes. Rien ne brillait. Aucun bouton lumineux n'était posé sur les murs. Mais le couloir était droit et sans obstacle. Quelque chose l'attirait devant, droit devant lui.

Il était dans l'obscurité. Oui, à tous points de vue. Ce soir, dans quelques instants, allait débiter la présentation de Bill Worx. En tant que senior vice-président exécutif à la qualité perçue du service de Peartech, il était au courant de ce dont le grand patron allait parler. Il connaissait l'annonce majeure qui allait être faite. Et il ne pouvait rien faire pour s'y opposer. Il

La poire électronique

avait tenté de commencer à expliquer... et il s'était fait rabrouer en plein comité des vices-présidents, devant les quatre-cent quatre vingt-cinq autres vices-présidents de l'entreprise, par le second doyen vice-président stratéguiste lui-même, un collaborateur quasi-direct de Bill Worx, le numéro quarante six de la hiérarchie de l'entreprise. Steve Door avait songé à présenter sa démission aussitôt. Mais il n'avait plus eu la parole.

L'obscurité l'enveloppait. L'obscurité du doute, du désespoir, de l'impuissance, de la culpabilité. Steve Door était englouti par toutes les obscurités. Il devait retrouver la foi en Peartech. Il devait retrouver l'admiration béate de Bill Worx, le génie qui ne commet aucune erreur et a inventé l'innovation. Or tout cela était brisé. Au point que, dans l'ascenseur, alors qu'il consultait son tamagophone après avoir quitté la réception de l'hôtel au cinquantième étage, au lieu de monter, Steve Door avait eu la sensation de descendre. La chute. L'obscurité. L'absence de foi.

Mais quelque chose existait dans cette obscurité. Il le savait. Il le savait depuis le jour où son père lui avait donné un billet de un dollar, son premier billet. Et Steve Door avait lu, imprimé sur le papier monnaie : « In God we trust » [En Dieu nous avons confiance].

Parce qu'ici, à Los Franciscanos, sur la terre sacrée choisie jadis par de saints hommes, même s'ils étaient catholiques romains et en ce sens de satanés

La poire électronique

maudits papistes hautement haïssables, Dieu ne pouvait pas être absent. Dieu était là. Steve Door le savait. Il lui suffisait d'écouter. Un signe. Il ne pouvait pas ne pas y avoir de signe.

Steve Door se saisit de son tamagophone. Peut-être l'appareil pourrait-il lui redonner la foi. Peut-être lui délivrerait-il le signe tant attendu. C'était, bien entendu, le dernier modèle existant à ce moment là dans le commerce. Ce soir, il ne serait plus qu'un tas de ferraille et de plastique. Dès demain matin, il trouverait sur son bureau le nouveau modèle. Comment empêcher cela ?

Il ne restait plus beaucoup de crédits sur ce tamagophone. Et le recharger ennuyait profondément Steve Door, sachant que l'appareil serait obsolète dans quelques instants. Il hésitait donc à utiliser les crédits restants pour obtenir de la lumière en maintenant allumé le flash de l'appareil photo.

Soudain, devant le cadre surmené, apparut un signe. Sous l'une des portes suintait de la lumière. Il y avait quelqu'un. De la lumière pouvait chasser l'obscurité qui enveloppait le senior vice-président exécutif à la qualité perçue du service de Peartech.

Alors Steve Door approcha. Et il frappa à la porte. Et la porte s'ouvrit. Et la lumière jaillit, éblouissant le cadre supérieur plongé depuis plusieurs minutes dans l'obscurité. Et, dans cette lumière, il y avait

La poire électronique

quelqu'un. Et ce quelqu'un avait ouvert la porte. Et il lui avait ouvert la porte. A lui qui était perdu.

« Qui êtes-vous ? » articula péniblement Steve Door tout en tentant de se protéger les yeux.

« Yé souis Jésus. »

« Jésus ? »

« Oui. Yé souis Jésus. »

« Mais que dois-je faire ? Je suis perdu dans cette obscurité... »

« Dans la nuit, la lumière s'éteint. Retournez à l'ascenseur au bout du couloir. Vous retrouverez votre chambre en appuyant sur le bouton du bon étage. »

« Et ensuite ? »

« Faites ce que vous avez à faire. Et faites le vite. » Jésus Maracas songeait en effet qu'il devait se remettre à travailler rapidement car il était en retard.

Et la porte se referma. Tout prenait soudain du sens. Steve Door comprit que le propre de la nuit, de cette obscurité, était d'être privée de lumière. Mais l'espoir existait. Et Jésus avait cité l'évangile de Jean, chapitre 13, verset 27. Oui, Steve Door avait quelque chose à faire pour que le monde retrouve la foi. Pour que lui-même retrouve la foi.

Le cœur emplí de joie, il s'en retourna à l'ascenseur dont les boutons d'appel étaient lumineux.

La poire électronique

4

Alors, là, mes mignons, vous allez moins faire les fiers. Moi, je vous le dis. Parce que les Tovaritchs s'étaient levés. Ils avançaient en file indienne, Vlad De Width en tête comme d'habitude, suivi dans l'ordre par Well, Sandwich et Caniche.

Chapka reconnaissable sur la tête, chaque Tovaritch ressembla bientôt à chaque autre Tovaritch. En effet, ils mirent tous des gants blancs et fermèrent le devant des chapkas, ne laissant apparaître que leurs yeux cruels. Leur file ondula, telle un serpent, entre les tables du bar et, bientôt, elle se glissa comme sous un rocher dans la foule en culottes de cuir.

Les fans de « Schwarze Schweine in der Schweiz » se dispersaient entre toutes les entrées d'hôtels. La Schweiz Expo n'était pas encore ouverte. Mais les stands étaient, eux, déjà installés. Sans doute des choses intéressantes pouvaient y être trouvées. Par pur hasard, évidemment.

Les portes de l'exposition étaient closes, évidemment. Mais Vlad De Width se glissa derrière un rideau qui dissimulait une entrée de service. En quelques secondes, la porte fut forcée. Et, bien sûr, mes mignons, les quatre Tovaritchs furent prompts à pénétrer dans

La poire électronique

l'ancre interdit du monde merveilleux de « Schwarze Schweine in der Schweiz ».

Un grand stand d'où sortait une étrange cacophonie portait une immense enseigne : « Apprenez à laver les cochons ». Vlad De Width pénétra le premier sur l'estrade qui clôturait le stand. Derrière une barrière de bois, une dizaine de cochons et autant de porcelets s'agitaient. Allumant une lampe de poche, le chef de la bande put constater que tous les cochons étaient parfaitement roses, sans la moindre trace de boue ou de souillure. Dans un coin, les cochons défilaient pour faire leurs besoins dans un bassin spécial puis, d'un coup de groin sur un levier conçu à cet effet, tiraient la chasse d'eau. Sur la clôture, un écriteau annonçait : « cochons suisses avec garantie d'origine ».

Encore sous le choc d'avoir vu des cochons aussi propres, alors que les effets du lait-fraise commençaient à s'estomper, les Tovaritchs décidèrent de trouver un autre endroit où exercer leur appétit de Méga-Violence. Titubant, ils furent attirés par un étrange ronflement en provenance d'un stand imitant une grotte. Ils pénétrèrent dans l'endroit, éclairant leurs pas avec leur lampe de poche.

Mais la curiosité fut la plus forte, mes mignons. Les éclats qu'ils voyaient sur les murs attirèrent leurs regards et le faisceau de la lampe. Ces éclats étaient

La poire électronique

constitués de centaines de bouteilles empilées dans des casiers.

Soudain, un homme, qui semblait avoir été allongé sur le sol quelques secondes auparavant, se redressa devant les Tovaritches. Il était plus grand que Vlad De Width et plus large que les quatre voyous sanguinaires de front. Et il portait une moustache réunissant plus de poils que les cheveux de tous agresseurs potentiels réunis.

« Zooooooooo » éructa l'homme.

Les Tovaritches reculèrent d'un pas.

« Es ist Abricotine, sehr gut ! » hurla l'homme en se précipitant sur Vlad De Width. Il brandissait une bouteille comme pour en verser le peu de liquide y restant dans la bouche du chef de la bande venue l'agresser en vertu du principe de la Méga-Violence.

De fait, si Well, Sandwich et Caniche parvinrent à s'éclipser, une poigne d'acier s'abattit sur l'épaule du chef. Vlad De Width, aux épaules enserrées dans un bras immense, fut retourné et un goulot s'abattit sur les pans de sa chapka. L'alcool commença à couler sur la fourrure colorée et même sur la combinaison d'abattoir.

Profitant d'un tremblement de l'homme, Vlad De Width parvint à s'échapper telle une anguille. Son appui ayant soudain disparu, l'homme s'abattit sur ses genoux, faisant trembler le stand et tinter toutes les bouteilles. Le flacon qu'il tenait en main s'effondra sur le sol, éclatant

La poire électronique

en mille morceaux de verre. Et l'homme accompagna sa chute sur le sol, le visage en avant vers les morceaux de verre, par un sonore « zooooooooo ». Le stand trembla une nouvelle fois lors de l'impact.

La bande reconstituée s'éloigna en se jurant de consommer une immense quantité de lait-fraise dès que possible. Mais, même s'ils ne connaissaient plus d'état second, mes mignons, les Tovaritches ne pouvaient pas déceimment renoncer à une séance de Méga-Violence.

Plus loin, une cabane imitant un chalet de montagne laissait échapper un délicieux babille. On aurait dit une fée charmante en train d'épousseter ses bibelots. Usant de sa lampe de poche, Vlad De Width éclaira l'enseigne de ce stand. Il put lire : « Tante Deleen, articles pour après l'heure du cochon ».

Vlad De Width poussa la porte et éteignit sa lampe de poche : l'endroit était largement éclairé. Il s'engagea dans la pièce, suivi par les autres Tovaritches, le dernier refermant la porte derrière eux.

Et là, mes mignons, les Tovaritches n'en crurent pas leurs yeux. Une donzelle leur tournait le dos. Elle était en train de chançonner tout en époussetant les étagères de ses produits qui allaient être en vente. Beaucoup de ces objets étaient en une sorte de silicone teinté de couleurs chatoyantes dans les roses-rouges. Leur forme n'était pas sans rappeler des phallus gigantesques, avec des variantes, d'un objet à l'autre,

La poire électronique

dans les couleurs, les tailles, la rigidité et les courbes exactes. Certains rayonnages étaient remplis de crèmes et d'onguents, de pilules et de potions.

Soudain, une lame du parquet du stand craqua. Et la donzelle se retourna, étonnée. Elle arrondit sa bouche bée quand elle réalisa qu'elle était face à une ligne de quatre jeunes et vigoureux hommes. Et ils portaient des slips de coton blanc. Certes, on fait plus sexy, mais ils arboraient des sous-vêtements au point que la donzelle, mes mignons, en oublia qu'il y avait une combinaison en dessous qui couvrait chaque corps de chaque Tovaritch.

Elle bondit sans crier gare vers Vlad De Width. Avec une expression d'horreur peinte sur le visage, celui-ci s'écarta. Les Tovaritches se retrouvèrent alors coincés contre les rayonnages tandis que la donzelle bloquait la porte avec son imposante carrure. Encadré de cheveux blonds ondulés et abondants, son regard concupiscent devenait celui d'une sorcière.

D'un même mouvement, les Tovaritches reculèrent devant cette vision d'horreur. Ils bousculèrent le rayonnage situé derrière eux, faisant tomber divers articles qui bombardèrent les pauvres jeunes hommes. Vlad De Width et ses acolytes attrapèrent instinctivement divers objets qui s'étaient écrasés sur eux.

« Ach, so, mit... » commença à éructer la sorcière avant de se précipiter sur Vlad De Width.

La poire électronique

Elle se mit à genoux devant lui, lui massant le slip tout en suçant l'objet qu'il tenait en main. Caniche voulut sauver son chef. Il entreprit d'utiliser, instinctivement, l'objet qu'il tenait en main comme un poignard. Pour avoir le maximum de force, il le plaça comme il avait appris au niveau de son bassin et bandit son bras avec ses biceps tout en se mettant à genoux derrière l'agresseuse pour être à la bonne hauteur.

Tel le poignard qu'il était devenu par destination, l'objet pénétra les chairs. La sorcière relâcha un instant ses efforts de succion pour pousser un râle. Il fallait frapper de nouveau. Caniche retira un peu l'objet et le ré-enfonça. Puis il recommença. Encore. Et encore. La sorcière gémissait toujours plus. Agonisait-elle ?

Enfin, elle gémit et se tortilla tant que Vlad De Width put s'échapper et passer derrière Caniche avec les autres Tovaritches. La porte était à pas même quelques pas dans leurs dos.

« Nein ! » hurla la sorcière.

Elle se retourna, s'asseyant avant de s'allonger à demi, jambes écartées. Elle s'empara autoritairement du pseudo-poignard de Caniche pour lui faire pénétrer elle-même ses chairs intimes avec régularité.

La laissant gémir, les Tovaritches fuirent le stand. Toujours sous le choc, ils sortirent en courant de l'exposition par là où il y étaient entrés.

La poire électronique

5

Steve Door avançait dans les couloirs du dernier étage de la tour. Cette fois, la lumière guidait ses pas. Elle s'allumait dans chaque section de l'étage où il pénétrait, automatiquement. Les détecteurs de mouvements permettaient ainsi à la fois d'économiser l'électricité et de garantir le standing de l'établissement.

Nerveusement, il tripotait le petit revolver qu'il possédait dans sa poche de pantalon. Oui, il devait faire ce qu'il avait à faire. Et il devait le faire vite.

Il arriva devant la batterie d'ascenseurs rapides qui montaient directement depuis le niveau des halls d'exposition et du centre de congrès jusqu'à l'hôtel. Il poursuivit son chemin, tournant dans un couloir se dirigeant vers la façade sud de la tour. Steve Door vit alors une chambre dont la porte était gardée par un vigile en uniforme noir. C'était celle-là. Il le savait.

Prenant son courage à deux mains, Steve Door s'approcha en simulant l'assurance tranquille de tous les cadres dirigeants. Le vigile l'observa approcher et s'arrêter devant lui.

« Je désire voir Bill Worx de toute urgence » déclara Steve Door.

« Qui êtes-vous ? »

La poire électronique

« Steve Door. Je suis vice-président de Peartech et je dois prévenir Bill Worx que... »

« Vous n'avez pas rendez-vous. »

« Non, en effet. Mais... »

« Comme vous n'avez pas rendez-vous, vous devez tout d'abord vous rapprocher du secrétariat de Monsieur Worx. »

« Nous n'avons pas le temps. Je dois voir Bill Worx avant sa présentation. C'est extrêmement important. »

« Ce qui est important, c'est de passer par le secrétariat. En tant que simple vice-président, vous n'êtes pas habilité à rencontrer Bill Worx sans rendez-vous. »

« Mais je dois le voir maintenant ! Avant sa présentation de ce soir ! Je n'ai pas le temps de... »

« Sa présentation a déjà commencé, Monsieur. Et, en tant que vice-président, vous devriez être dans la salle, assis sur le siège qui vous a été réservé. »

Steve Door resta coi. Il était trop tard. Tout était perdu. C'était fini. En plus, il n'avait pas assisté à une présentation publique. Le siège vide avait dû se remarquer. Sa carrière était foutue. Il recula. Il s'en retourna vers les ascenseurs. Il se força à ne pas courir. Mais il fallait fuir. Fuir cet endroit. Fuir cette situation.

La poire électronique

6

Dans l'amphithéâtre du palais des congrès, Bill Worx prit la parole. En entrant sur scène, il serra la main du Directeur du Collège des Seniors Vices-Présidents Exécutifs aux Finances qui venait de présenter les perspectives financières du groupe Peartech. Bill Worx ne se rappelait jamais le nom de ce type qu'il croisait deux ou trois fois par an. Mais il arbora tout de même son plus beau sourire. En public, Peartech est une grande famille. En interne aussi d'ailleurs, sauf qu'il y a beaucoup de belles-mères, de querelles antédiluviennes entre branches, de jalousies et d'injustices d'héritages.

Bill Worx, comme d'habitude, s'installa au milieu de la scène. Il regarda le parterre de vice-présidents. Il y avait un siège vide. Quel était ce scandale ? Pourquoi un vice-président était-il absent ? Le dirigeant ne montra aucune gêne. Il nota simplement dans sa mémoire l'emplacement. Il vérifierait qui était absent. Ou plutôt il ferait vérifier qui était absent avant de simplement signer son licenciement.

Derrière les vice-présidents, il y avait les journalistes. Plus de sept cents avaient été accrédités en provenance de 149 pays. Tous représentaient des médias dédiés aux tamagophones et focalisés sur des questions essentielles : quel modèle choisir (le dernier et le plus

La poire électronique

cher, évidemment), quelles astuces pour mieux s'en servir (dépenser davantage), etc.

Encore derrière, il y avait les fans. Parmi ceux-là, certains étaient des employés de Peartech. Mais eux payaient leurs place. Ils avaient même dû souvent les acheter aux enchères. Pour beaucoup, la somme dépensée était de l'ordre d'un mois de salaire de DESC. Les Directeurs à l'Expérience et la Satisfaction Clients faisaient partie des employés pratiquement de base chez Peartech. En gros, ils étaient téléconseillers en centres de support. Les personnels de production étaient tous externalisés dans diverses dictatures asiatiques.

Bill Worx laissa les applaudissements retentir de longues minutes. Il attendit, lançant simplement quelques « merci » de temps en temps. Il vérifiait cependant l'enthousiasme des vice-présidents et des journalistes avec attention. Chez les fans, toute vérification était inutile. Beaucoup étaient au bord de l'extase mystique. Même un concert d'un groupe de rock à la mode ne provoquait pas cet état second.

Mais il ne fallait pas trop épuiser les foules. Bill Worx avait besoin que les présents soient en pleine forme lorsqu'il ferait l'annonce majeure de la soirée. Tout l'art d'un grand patron charismatique d'une immense entreprise technologique comme Peartech résidait notamment dans la capacité à gérer l'énergie des foules de fan.

La poire électronique

Alors il ne répéta pas « merci » mais « merci beaucoup pour votre enthousiasme. Il va droit au cœur de tous les employés de Peartech. » Aussitôt, les applaudissements se turent. Le Maître allait parler. Chacun devait donc se taire. Et chacun but ses paroles dans un silence religieux.

Il parla tout d'abord du besoin pour l'homme d'innover depuis qu'il a cessé d'être singe ou qu'il est sorti d'Eden. Bill Worx veillait à ne choquer ni ses clients créationnistes ni ceux adeptes des théories scientifiques. Il expliqua combien l'innovation était le cœur et l'âme de Peartech. L'entreprise représentait donc l'aboutissement de l'immense quête de l'humanité pour le progrès.

Dans cette quête, les obstacles étaient grands. Bill Worx déplora ainsi avoir dû payer des impôts d'un montant astronomique, tant à titre personnel qu'à celui de Peartech. Il avait dû aussi se battre contre des accusations de pratiques anti-concurrentielles, de publicité mensongère, d'esclavage dans des pays où les tamagophones étaient produits... Bill Worx conclut avec emphase cette partie de son intervention : « les ennemis du business que sont l'Etat et la Justice devraient être abolis. Mais, jusqu'à ce que cela advienne, Peartech continuera de se battre sans relâche pour l'innovation. »

Le discours s'orienta alors vers le besoin d'une vision pour guider l'innovation. Tous les grands guides

La poire électronique

de l'humanité, de Moïse à Mahomet, de Jésus à Bill Worx, ont su ainsi transmettre une vision de l'avenir. Cette vision seule peut générer une foi telle que les montagnes en sont soulevées.

Dans l'assistance, le taux sanguin d'adrénaline montait avec régularité. Tous les fans buvaient les paroles du Maître. Certains osaient même le photographe avec leurs tamagophones, usant ainsi de crédits supplémentaires car l'appareil reconnaissait la personne photographiée, appliquant alors une surtaxe. Plusieurs durent se connecter en catastrophe pour recréditer leurs comptes, perdant quelques secondes du discours de Bill Worx. L'angoisse les étreignit.

Enfin, trente minutes après avoir débuté, le discours de Bill Worx s'acheva. « Je vous remercie pour votre attention car tout cela est extrêmement important pour moi et pour Peartech » conclut Bill Worx en se signant d'un T, se touchant d'abord l'épaule gauche puis la droite avant de faire revenir sa main sur son sternum pour descendre au niveau du nombril.

La salle explosa en applaudissements. Bill Worx songea, une larme à l'oeil : « ah, si Henry Ford était là, dans la salle, à m'applaudir, comme je serais fier... » Pour le public, il se contenta de s'incliner deux ou trois fois en répétant « merci » puis il commença à quitter la scène.

La poire électronique

Mais les fans n'étaient pas dupes. Tout le monde savait ce qui allait arriver maintenant. Ce n'était pas un fol espoir mais une certitude. Le taux d'adrénaline continua de monter au rythme des pas de Bill Worx qui semblait quitter la scène pour de bon. Les applaudissements continuaient encore et encore, comme pour dire « nous savons, reviens, ne nous fais pas attendre ! »

Alors, enfin, quand Bill Worx ne fut plus qu'à deux ou trois mètres de la sortie de la scène, un tamagophone sonna dans sa poche de pantalon. La sonorisation répercuta le son dans toute la salle. La sonnerie était caractéristique. Elle avait été composée spécialement pour les tamagophones par l'un des plus grands compositeurs de musiques de film, John Averells. Mais, les fans s'en aperçurent aussitôt, cet arrangement était nouveau. Chaque modèle de tamagophone possède en effet un arrangement spécifique de cette sonnerie.

Les applaudissements cessèrent. Le silence se fit instantanément. Le taux d'adrénaline connut encore une montée générale.

Bill Worx retira lentement le tamagophone de sa poche, en dissimulant la forme de la coque grâce à sa main. Il déverrouilla l'écran tactile en traçant un T du bout du doigt, mécanisme ayant fait l'objet de brevets qu'il avait fallu défendre contre des firmes ayant voulu

La poire électronique

déverrouiller des écrans en faisant former d'autres lettres. La sonnerie cessa. Alors Bill Worx porta le tamagophone à son oreille.

« Oui, ma chérie, tu as raison » dit le patron de Peartech. Personne ne pouvait entendre ce qui était dit par son interlocuteur, en admettant qu'il y ait un interlocuteur.

Bill Work sembla s'excuser auprès de l'assistance en s'adressant à elle : « c'est ma femme. Elle me dit que j'oublie un petit quelque chose. »

Puis il interrompit la communication. La salle était plongée dans un silence absolu. Bill Worx faisait toujours ses grandes annonces à la fin de ses interventions après que sa femme l'ait rappelé à l'ordre. Il attendit quelques secondes qui parurent interminables.

Puis il brandit son tamagophone pour le montrer à la foule tandis que les caméras zoomaient dessus, projetant l'image grossie des centaines de fois sur tous les écrans de la salle. « Je vous présente le T-Phone Rex » prononça simplement Bill Worx.

Alors la joie s'empara de la foule. Tous exultèrent. Une nouvelle étape était franchie ce soir dans la grande quête de l'humanité pour l'innovation. Un nouveau tamagophone était sorti. Il s'appelait T-Phone Rex. Son prix fut annoncé peu après : à peine plus d'un mois de salaire de DESC.

La poire électronique

7

Alors, là, mes mignons, vous allez aimer. La peur peut parfois se libérer sous forme de rire. Si vous croisez un Tovaritch, vous pissiez dans votre froc, hein ? Vous avez bien raison. Mais voir les Tovaritchs, les apôtres de la Méga-Violence, s'enfuir comme des pleutres de l'exposition consacrée à Schwarze Schweine in der Schweiz, ça déride les zygomatiques, n'est-ce pas ? Profitez-en : ils ne vous voient pas. Ils ne savent pas que vous êtes en train de vous foutre de leur gueule. Ils ne vous connaissent pas. Ils ne savent même pas que vous existez. Alors, profitez. Profitez. Et le jour où vous en croiserez, débrouillez vous pour qu'ils ne sachent pas que vous étiez là quand ils s'enfuirent de l'exposition Schwarze Schweine in der Schweiz. Sinon, que Dieu ait votre âme le plus vite possible, pour abrégier vos souffrances.

Bon, c'est pas tout ça, mes mignons, mais il fait avancer un peu dans notre histoire. Les Tovaritchs s'enfuyaient donc comme si le Diable lui-même les coursait. Un diable propre comme des cochons suisses n'en est que plus effrayant. Pas d'odeur de soufre. Non, au pire une odeur de javel.

Les Tovaritchs, tout tremblants comme des jeunes femelles charmantes coincées dans un couloir

La poire électronique

sombre en leur compagnie et qui savent bien quel serait leur destin fait de viols multiples et de Méga-Violence, se précipitèrent donc droit devant eux. Sans faire fonctionner leurs redoutables esprits pervers, ils couraient. Ils franchirent des portes, empruntèrent des couloirs et des escaliers. Ils se retrouvèrent dans les parkings de l'hôtel Mountaintown.

Là, au milieu des voitures des cadres dirigeants de Peartech, les Tovaritches s'arrêtèrent enfin. Peut-être le souffle commençait-il à leur manquer. Mais ils se contentèrent de se placer dans une allée et de former un cercle en se retournant les uns vers les autres. Ils étaient rouges et suintants de sueur. De la sueur glacée qui leur coulait sur l'échine.

Les Tovaritches avaient besoin de lait-fraise. Oh, ça, mes mignons, ils en avaient vraiment besoin. Mais, dans un parking, il n'y a pas de lait-fraise. Pas la moindre chance d'en trouver.

Vlad De Width devait assumer son rôle de chef. Il avait des responsabilités, mes mignons. Il devait trouver du lait-fraise pour sa bande. Alors, il aperçut des portes dans un coin de son champ de vision. Un panneau au dessus indiquait que ces portes menaient directement à un hôtel, l'hôtel Mountaintown. Dans un hôtel, il y a un bar. Et s'il y a un bar, il y a du lait-fraise.

Alors, Vlad De Width aboya un ordre bref. Et tous les Tovaritches suivirent leur chef. Ils

La poire électronique

s'engouffrèrent dans un ascenseur. Le dernier étage portait la mention « suites impériales, bar panoramique, restaurant panoramique ». Sans hésiter, le doigt du chef, tel le doigt de Dieu, appuya sur le bouton adéquat. Et l'ascenseur remplit sa mission, il accomplit son destin, entraînant les Tovaritchs vers le leur.

Là, mes mignons, si vous étiez dans cet ascenseur, vous seriez déjà crevé de trouille. Un espace confiné, déjà, c'est souvent angoissant. Un ascenseur, ça peut s'arrêter de façon impromptue, être en panne, vous bloquant durant des heures voire des jours, vous entraînant dans une mort atroce par soif, faim ou simplement asphyxie. Simplement parce que, sous l'effet de la panique, vous pourriez oublier d'appuyer sur le bouton d'appel d'urgence alors que n'était pas encore promulguée la norme imposant un enregistrement audio-vidéo permanent des ascenseurs, avec transmission temps réel au centre de contrôle et obligation d'intervention immédiate si la transmission s'arrête ou montre quelque chose de suspect. Cette norme ne sera adoptée que dix ans plus tard, après qu'un gamin né sans bras et harnaché dans un fauteuil se soit retrouvé seul dans un ascenseur tombé en panne, son accompagnateur étant mort d'une crise cardiaque sur le palier après avoir appuyé sur le bouton de l'étage de destination et fait pénétrer le dit fauteuil dans la cabine. La simple probabilité non-nulle de cet événement et donc de sa

La poire électronique

possible répétition déclenchera une class-action qui ruinera plusieurs compagnies d'ascenseurs. Mais, comme je l'ai dit, cela n'a pas encore eu lieu.

Donc, mes mignons, oublions la claustrophobie un instant. Si vous étiez dans cet ascenseur à ce moment précis, vous seriez tout de même crevé de trouille. Non seulement, vous seriez en compagnie de Tovaritchs dans une cabine d'où toute fuite était par principe impossible. Mais, en plus, les Tovaritchs étaient dans un tel état second qu'ils en étaient encore plus effrayants.

Steve Door hésitait. Il tripotait l'arme qu'il possédait dans sa poche. C'était trop tard, trop tard pour tout. Il ne pourrait pas dissuader Bill Worx avant qu'il ne commette l'irréparable. Et, dans la soirée, son tamagophone lui annoncerait son licenciement avec effet immédiat dès que serait identifié le titulaire de la place restée vide durant le discours du patron. Devait-il attendre le retour de Bill Worx, l'abattre (pardon : l'exécuter) et ensuite se suicider ? Ou bien devait-il simplement s'enfuir dans la nuit, vers le désert, vers le monastère des Franciscains qui, eux-mêmes, avaient fui Los Franciscanos ? Devait-il tout abandonner, même son tamagophone ? Devait-il renoncer à tout ce qui avait constitué le sens de sa vie jusque là ?

Restant debout devant les ascenseurs d'où sortirait sans doute Bill Worx dans quelques instants,

La poire électronique

Steve Door balançait sa tête de droite à gauche en songeant à toutes les alternatives s'offrant à lui. Toutes étaient autant détestables. Personne ne lui offrirait quarante deniers pour tuer Bill Worx.

En expliquant son geste, peut-être gagnerait-il quarante ans de détention au lieu d'être exécuté publiquement par étouffement dans un sac plastique après avoir été anesthésié afin que le châtiment soit exemplaire sans être exceptionnellement cruel (donc sans une seule goutte de sang versée). Cela rappellerait par la même occasion à tous les enfants à qui on montrerait l'exécution dans les écoles à la télévision, tout en leur faisant déguster du chocolat, qu'il ne faut pas jouer avec des sacs plastiques en les mettant sur sa tête.

Au bout du couloir, Steeve Door aperçut l'entrée du bar panoramique. Une solution -provisoire bien entendu- pourrait être d'aller boire. Deux ou trois bouteilles de whisky devraient suffire à lui faire oublier ses soucis. Mais l'oubli est nécessairement temporaire. Sauf à augmenter encore la dose de whisky et mourir après un coma éthylique. Plus lent et moins efficace que de se tirer une balle dans la tête. Mais, au moins, ce serait plus propre. Pas de sang partout. Sauf s'il se mettait à vomir au bout de sa première bouteille. C'était déjà arrivé.

La poire électronique

Tout d'un coup, les portes d'un ascenseur s'ouvrirent. Steeve Door fut saisi d'horreur. Il pensait enfin rencontrer Bill Worx. Mais celui-ci n'avait pas encore terminé son intervention, ce que Steeve Door ignorait.

Une grande femme blonde, moulée dans une robe noire d'un grand couturier, sortit de la cabine. Elle passa à côté de Steeve Door sans le remarquer. Le futur ex-vice-président la regarda passer. Elle était sculpturale. Magnifique. Ses yeux bleus perçants regardaient droit devant : elle savait où elle allait. Elle marcha à vive allure vers sa destination, quelque part dans le couloir d'où venait Steeve Door.

Enfin, des connexions s'établirent dans ce qui restait du cerveau pas encore détruit par la détonation d'un revolver de Steeve Door. Il connaissait cette femme. Il l'avait déjà vue. Tara Grüne. Le nom jaillit des profondeurs de la mémoire organique cérébrale. Tara Grüne. Fille des premiers producteurs et propriétaires de « Schwarze Schweine in der Schweiz », elle avait rencontré Bill Worx durant un voyage à Los Franciscanos. Il n'était pas encore riche à l'époque. Peartech n'était qu'une toute jeune société en création. C'est Tara Grüne qui apporterait les fonds dont Bill Worx aurait besoin. Mais sous forme de prêt personnel, pas de capital dans Peartech. Elle ne perdrait pas tout :

La poire électronique

elle l'épouserait peu après. Tara Grüne. Une étrangère, une Suisse.

Steeve Door songea tout d'abord qu'elle pouvait être un messenger utile. S'il l'interceptait, parvenait à la convaincre, sans doute lui permettrait-elle de parler à Bill Worx. Mais, aussitôt, il se souvint qu'elle n'était pas citoyenne de la même patrie. Elle était étrangère. Et peut-être que c'était elle le démon ayant insufflé au génie créateur l'abomination qui était en train d'être présentée par son mari. C'était même certain. L'abattre. Oui, c'était Tara Grüne qu'il fallait abattre. Le Destin l'éclairait une nouvelle fois.

Comment son absence de foi avait-elle pu égarer le futur ex-vice-président ? Comment avait-il pu envisager un seul instant de tuer Bill Worx, de priver l'humanité d'un tel génie ? Tuer Tara Grüne. Ensuite, il pourrait convaincre Bill Worx. C'était une évidence.

Le temps que Steeve Door réfléchisse à tout cela, c'était trop tard. La femme avait disparu. Les démons n'attendent pas sagement qu'on les exorcise. Sans doute était-elle partie vers la chambre occupée par Bill Worx.

Steeve Door allait se mettre à sa poursuite quand la sonnette caractérisant l'arrivée d'une nouvelle cabine d'ascenseur retentit. Le futur ex-vice-président se retourna vers la porte en train de s'ouvrir. Bill Worx peut-être ?

La poire électronique

Non, mes mignons, vous l'avez déjà compris. Bien sûr, ce sont les Tovaritchs qui sortirent. Tels les quatre cavaliers de l'Apocalypse, ils jaillirent de l'ascenseur. Et ils constatèrent que leur progression nécessaire vers le bar panoramique était entravée par un curieux type en costume-cravatte.

Le lait fraise attendrait. Il était temps, enfin, de s'adonner à la Méga-Violence. Enfin.

Par réflexe, Steve Door sortit son arme de sa poche. Mauvaise idée. Elle vola aussitôt à travers le palier tandis que le futur ex-vice-président hurlait de douleur, le poignet brisé par le coup de pied porté par un des Tovaritchs.

Là, mes mignons, si vous regardez la scène, vous comprenez ce qu'est la Méga-Violence. Profitez-en. Profitez, oui. En général, quand on voit de la Méga-Violence, c'est qu'on en est victime ou bourreau. Comme vous n'êtes pas Tovaritch -enfin, je l'espère pour moi-, vous seriez nécessairement victime. Mais là, vous avez de la chance, mes mignons. Beaucoup de chance. Vous êtes spectateur.

Pas Steve Door. Lui, il n'a pas cette chance. La méga-violence, il la découvre en même temps que vous. Mais, lui, il est dans le feu de l'action. Et comme il n'est pas Tovaritch non plus, il est victime.

La poire électronique

8

Exultante, la foule était au bord de l'apoplexie. Les applaudissements s'arrêtèrent sur un geste amical de Bill Works. La simple mention d'un nouveau modèle de Tamagophone provoquait toujours ce genre de réactions. Le génie de Peartech était, depuis toujours, de rendre magique chaque sortie de produit, quelque puisse être l'innovation apportée. T-Phone Rex. Le nom sonnait bien. Personne ne savait encore ce qu'il avait de nouveau, mis à part l'arrangement musical inédit de la sonnerie, bien sûr.

Sans doute, quelque part, dans des usines clandestines, des photographies de la nouvelle apparence du tamagophone étaient déjà en train d'être étudiées. On avait sans doute déjà enregistré la mélodie de la sonnerie. Des petits malins pourraient bientôt faire croire que leur tamagophone était du dernier modèle en utilisant la nouvelle sonnerie ou en dissimulant leur appareil sous une coque en plastique avec les bons stickers.

Bill Worx commença à égrainer les caractéristiques techniques de l'engin. Le parterre des vices-présidents restait silencieux. Certains tremblaient. Ils tentaient d'écouter les subtiles variations dans les cris de joie des fans, à l'arrière de la salle. Les journalistes

La poire électronique

aussi tentaient de saisir les nouveautés. Quels arguments mettre en avant pour justifier l'achat du nouveau modèle ? En quoi l'ancien était-il ringardisé ? Au fil du descriptif, tout le monde attendait. Certes, il y avait des petites améliorations ici ou là. Mais rien de transcendant. Sur tous les écrans de la salle, les caractéristiques s'affichaient au fur et à mesure, avec diverses photographies du nouveau modèle, prises sous tous les angles possibles.

Quelques éditorialistes tremblaient autant que les vices-présidents. S'ils ne trouvaient rien à valoriser, que pourraient-ils écrire sur le T-Phone Rex ? En dire du mal, admettre que Bill Worx était un escroc qui vendait ses engins dix fois le juste prix ? C'était la certitude de perdre leur emploi, peut-être des fans en furie les massacraient-ils ou bien, pire que tout, Peartech les placeraient-ils sur liste noire, leur interdisant les prochaines conventions.

Bill Worx fit une pause. Les applaudissements s'arrêtèrent. Il y eut un silence. Le temps fut suspendu. Une seconde. Deux secondes. Trois secondes. Bill Worx sourit. Quatre secondes. Cinq secondes.

« J'allais oublier un petit détail... »

Plusieurs éditorialistes soufflèrent. Peartech avait bien prévu une nouveauté, n'importe quoi pour justifier de dépenser la somme prescrite pour acheter le T-Phone

La poire électronique

Rex. La phrase prononcée était un code convenu et habituel.

Bill Worx brandit le T-Phone Rex. Tous les écrans montrèrent l'engin en gros plan. Puis le grossissement augmenta. L'image se centra sur le coin supérieur droit de l'écran, autour de l'icône pour recharger son compte. Cette icône, tout le monde la connaissait par cœur. Grâce à elle, le tamagophone restait actif : il suffisait de cliquer dessus et on rechargeait son compte. On pouvait donc continuer de téléphoner, continuer de prendre des photographies, continuer d'envoyer des e-mails... et continuer de l'allumer. Sans crédit sur le compte, le tamagophone n'avait plus de vie.

Or l'icône avait changé. Il n'y avait plus ce symbole dollar que tous les utilisateurs de tamagophones connaissaient depuis les origines de Peartech. A la place, on trouvait une icône symbolisant de toute évidence des pièces et des billets, sans mention d'une monnaie. Bill Worx commença à expliquer.

« Peartech a une vocation universelle. Tous les humains dans le monde ont droit à leur tamagophone dès lors qu'ils le paye. Nous ne pouvions pas continuer de faire comme si seuls les Américains avaient pleinement droit au tamagophone. Nous devons penser à tous nos clients, à tous nos utilisateurs, à tous nos amis à travers le monde. Nous ne devons pas les laisser souffrir

La poire électronique

de l'intermédiation des banques. Après l'Etat et la Justice, les banques sont bien les plus nuisibles. Désormais, tous les clients de Peartech pourront créditer leur tamagophone dans leur monnaie nationale. Et cela sans que les tarifs des crédits ne changent. »

Les vices-présidents tremblèrent. Les fans et les journalistes comprenaient-ils que l'ancienne marge bancaire devenait une marge supplémentaire pour Peartech ? Et les craintes patriotiques de ce crétin, Steve Door, qui avait remis en question ce choix stratégique avalisé par Bill Worx lui-même, allaient-elles se réaliser ? Aucun fan ne hua. Aucun ne quitta la salle ou ne s'effondra en pleurs. Non. L'adoration de Peartech et de Bill Worx était plus forte que le patriotisme. L'internationalisation provoquait des hurlements de joie.

Bill Worx salua et quitta précipitamment la salle. Les vices-présidents et les journalistes s'éclipsèrent eux aussi rapidement. Il fallait laisser les fans décharger leur tension, comme à chaque fois. Des filles avaient déjà retiré leurs T-shirts. Les vêtements allaient tous se retrouver par terre. Et les hormones excitées des fans allaient trouver un exutoire dans une orgie à l'intensité qu'on ne trouvait que dans les conventions Peartech.

La poire électronique

9

La Schweiz Expo ouvrait. Une foule de gens de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les conditions sociales, portant des culottes de cuir et des chaussettes de laine vierge, de grosses chaussures et des chemises blanches, des bretelles colorées et des chapeaux étranges, se précipitait vers les portes en brandissant leurs billets. Tous les fans de « Schwarze Schweine in der Schweiz » voulaient pouvoir faire un rapide tour de l'exposition avant le début des conférences.

Certains portaient ostensiblement des ouvrages sur la botanique des Alpes afin de les faire dédicacer par l'auteur. Mais la plupart voulait faire dédicacer les photos des acteurs de « L'amour au temps de la Guerre du Sonderbund » qui étaient cachées dans les livres. Ceux qui voulaient assister à la conférence de l'animatrice de « L'heure du cochon » étaient les plus pressés : tout le monde savait que le nombre de places disponibles serait inférieur à la demande. Des enfants, portaient, eux, des albums de bande dessinée ou des peluches des héros de « Le petit porcelet ».

Pas très loin de là, Franck Curry tentait de calmer son chat. C'était un monstre obèse qui passait son temps à manger et à dormir. Mais la voiture de Franck Curry était en panne, au garage. Il avait donc été obligé

La poire électronique

d'emprunter une voiture conduite par un simple agent. Et comme le vétérinaire était à l'autre bout de la ville, Franck Curry passerait sur le lieu de l'enquête sur le chemin. Il suffirait de confier son chat à la réception de cet hôtel où il allait. Non, ce n'était pas une bonne idée. Le mieux serait de le laisser dans sa cage de transport, dans la voiture de police.

Enfin, le véhicule de patrouille réussit à fendre la foule. Le klaxon était couvert par le concert spontané de cors des Alpes qui avait débuté dans la file d'attente pour entrer à la Schweiz Expo.

Franck Curry réussit à placer son chat dans sa cage en profitant lâchement de son endormissement brutal. Il posa doucement la cage sur la banquette arrière et descendit. Il prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage du Mountaintown. Des agents de la police locale gardaient les couloirs.

Soupirant, Franck Curry dut sortir sa plaque d'identification plusieurs fois. La police locale avait toujours autant de mal à croire qu'un type de petite taille, un peu rondouillard, aux cheveux hirsutes et portant un imperméable démodé lui tombant sur les chaussures, était bien lieutenant du FBI.

Dans la chambre de Bill Worx, un drap couvrait un cadavre. Le médecin légiste, assis sur un fauteuil moelleux, était en train de rédiger son rapport sur son ordinateur portable.

La poire électronique

« Tiens, le cadavre est là ? » s'étonna Franck Curry.

« Eh bien, oui, là où il est mort », répondit sobrement le médecin légiste.

« Et les tâches de sang sur le pallier près de l'ascenseur ? Je n'ai vu aucune goutte sur le chemin. »

Un officier local prit la parole. « C'est le sang d'un type nommé Steeve Door que vous avez vu, lieutenant. »

« Steeve Door ? Ce n'est pas Bill Worx qui est mort ? »

« C'est bien Bill Worx qui est mort, sous le drap devant vous. Nous ne savons pas ce que ce Steeve Door faisait là pendant que son patron parlait. C'est un vice-président de Peartech qui a rencontré la bande des Tovaritchés. Il a été emmené à l'hôpital dans un sale état. Quant à ses agresseurs, nous les avons trouvés au bar, complètement shootés au lait-fraise. L'arrestation a été facile. La vidéosurveillance de l'hôtel a tout filmé. »

« Bien, bien... »

Après un court silence, Franck Curry demanda soudain : « avez-vous averti les participants au congrès Peartech ? »

L'officier local eut une réaction d'effroi. « Non, lieutenant. Seul le haut état-major de Peartech et la femme de Bill Worx ont été avertis. Je ne veux pas revivre le drame d'il y a quelques années. Je ne peux pas

La poire électronique

imaginer la réaction des fans de tamagophones si on leur apprend, comme cela, alors qu'ils sont tous réunis, que Bill Worx est mort. »

« Vous faites allusion à... »

« L'incendie pendant le Congrès des Scénaristes, en effet. Ils sont tous morts pendant qu'ils cherchaient quelles histoires construire autour d'un aussi bel incendie. Depuis, le centre des congrès a été réparé mais Hollywood n'a plus jamais produit de bon film, réduit à créer des suites, des préquels, des reboots... »

« Oui, je sais, cela avait été un drame mondial. Vous avez raison, soyons prudents. Attendons qu'ils soient sur le chemin du retour, dispersés, avant de rendre publique l'information. Il n'y aura pas d'effet de foule. Mais il faudra d'abord alerter les hôpitaux. Il risque d'y avoir une vague de suicides. »

Franck Curry commença à noter dans son calepin les différents éléments de ce qui ne pouvait être qu'une enquête comme les autres. Bill Worx ou un clochard, pour le lieutenant, c'était pareil. Pour le maire ou le procureur, cela serait sans doute différent, malgré tout.

Bill Worx, une des plus grandes fortunes du monde, une méga-star médiatique, une sorte de dieu vivant, était donc mort durant la dernière nuit. Et Franck Curry allait devoir comprendre pourquoi avant de trouver l'assassin.

La poire électronique

10

Alors, là, mes mignons, j'espère que vous allez pleurer car l'instant est triste. En effet, les Tovaritches ont été arrêtés, comme vous le savez déjà. Les policiers ont lâchement profité du fait qu'ils étaient totalement sous l'effet du lait-fraise. Et tout le monde connaît le caractère redoutable des Tovaritches. Même la police. Et elle n'a pas besoin de faire d'enquête pour ça.

Alors les autorités de Los Franciscanos ont résolu de séparer les quatre Tovaritches. Et Vlad De Width a été enfermé dans une prison abominable, aux portes du désert, entourée de hauts murs. Il ne sait pas ce que sont devenus ses Tovaritches. Il est seul. Il est perdu.

Pire que tout, mes mignons. Devinez qui est enfermé dans cette même prison ? Allez, ayez un peu d'imagination. Et souvenez vous ce qui pourrait arriver de pire à un Tovaritch.

Et Vlad De Width a été pris par surprise. Il ne savait pas qui il allait rencontrer. Déjà qu'il n'était pas en forme, privé de lait-fraise. Il ne faisait donc pas le fier. Il ne regardait pas trop où il allait quand il suivait le mouvement. Les gardiens le faisaient sortir de sa cellule. Puis il suivait les autres prisonniers jusque dans la cour, pour la promenade.

La poire électronique

Il avait observé les filets anti-suicide, les portes en acier, les grilles en acier, les barreaux en acier, les passerelles en acier... Il avait vu les hauts murs dans la cour. Il avait rapidement repéré les miradors. Oh, ça, mes mignons, s'évader serait compliqué.

Mais Vlad De Width n'avait pas regardé derrière lui. Il n'avait pas fait attention à ceux qui s'approchaient de lui. Il pensait juste aux innombrables années qu'il allait devoir passer ici, sans voir ses Tovaritchés.

Et il portait désormais le costume des prisonniers, comme tous les autres. Il n'avait plus sa combinaison d'abattoir. Il ne portait plus son slip par dessus. Il ne couvrait plus sa tête d'une chapka.

Aucune importance. Eux l'avaient bien reconnu. Oh oui, pour ça, mes mignons, ils l'avaient bien reconnu. Et Vlad De Width aurait voulu crier de terreur quand il les vit, juste derrière lui, en tournant légèrement la tête. Mais le cri resta coincé dans sa gorge. Ils riaient.

Les Fuck Maurice attrapèrent Vlad De Width. Leur chef retira le pantalon du pauvre chef des Tovaritchés, puis son slip. Sans que personne n'ose intervenir, surtout pas les gardiens, Vlad De Width fut rhabillé. Avec son slip par dessus son pantalon. Ainsi, dans la prison, chacun sut que les Tovaritchés avaient cette obligation depuis leur défaite devant les Fuck Maurice.

La poire électronique

11

Franck Curry regardait le drap recouvrant le cadavre de Bill Worx. Puis il regardait Tara Grüne, assise sur un fauteuil, visiblement furieuse. Il est vrai qu'elle portait une chemise de nuit blanche tachée de sang et que cela n'allait pas du tout à son teint. Enfin, Franck Curry regardait un vice-président de Pear-Tech dont il n'arrivait pas à se souvenir du nom. Alors Franck Curry recommençait. Le cadavre couvert du drap. La femme. Le vice-président. Le cadavre couvert du drap. La femme. Le vice-président. Le cadavre couvert du drap. La femme. Le vice-président. Bon, vous avez compris.

Mais Franck Curry, lui, il ne comprenait pas. Alors il interrompit son mouvement de tête régulier et il regarda plus attentivement la femme en s'adressant à elle.

« Donc, Madame, vous avez découvert le cadavre de votre mari en allant chercher un verre d'eau. Vous vous êtes donc réveillée puis levée. Vous êtes sortie de la chambre. Et, là, vous l'avez vu. Vous vous êtes précipitée. Vous l'avez pris dans vos bras. Il était mort. Puis vous avez appelé la police. C'est bien ça ? »

« Oui, lieutenant. C'est bien ça. »

La poire électronique

« Quelles étaient vos relations ? Moi, je trouve bizarre, tout de même, que vous vous soyez couchée avant son retour. Il n'est pas rentré si tard que cela. »

« Si vous lisiez la presse, lieutenant, il ne vous aurait pas échappé que nous allions divorcer. Bill avait couché avec cette salope de Marseille Mountaintown. »

« Mais, dans ce cas, pourquoi partagiez-vous une chambre ici, dans l'hôtel Mountaintown ? »

« Nous étions encore mariés. Et, moi, je devais venir non pas à cette ridicule présentation d'un nouveau téléphone mais à l'inauguration de la Schweiz Expo. Je suis propriétaire d'une partie importante de la société de production fondée par mes parents, les créateurs de Schwarze Schweine in der Schweiz. »

« Ah, oui, ma femme m'en a parlé. Il y a une histoire d'amour au cours d'une guerre dont je n'avais jamais entendu parler. »

« Votre femme suit donc L'Amour au Temps de la Guerre du Sonderbund ? Il est vrai que les gens s'imaginent la Suisse comme un pays tranquille où les gens riches côtoient leurs pairs. Ils oublient cette terrifiante guerre civile qui a créé la Suisse moderne, avec ses votations et son armée de milice. »

« Est-ce que vous avez une idée de qui aurait voulu tuer votre mari ? »

« Marseille Mountaintown ? Cette salope a dû être déçue quand Bill lui a dit qu'il gardait tout son

La poire électronique

argent à son nom propre, sans jamais le partager avec son épouse ou ses maîtresses. »

« Miss Marseille Mountaintown étant extrêmement riche, je ne vais pas privilégier cette piste, Madame Grüne. Et, vous, Monsieur le Vice-Président, vous avez une petite idée ? »

« Grand Dieu, non ! Qui pourrait en vouloir à un tel génie ? » s'exclama le vice-président en se signant d'un T en posant sa main droite sur son épaule gauche, puis sur l'épaule droite et enfin sur son nombril.

Le lieutenant revint à la charge.

« Pourtant, ce Steve Door, qui a été agressé, a bien tenté de s'approcher de Bill Worx en ayant un pistolet dans sa poche ? »

« Steve Door avait remis en cause une décision stratégique en lien avec la sortie du T-Phone Rex. En plus, il était absent de la présentation. Il savait qu'il allait être licencié. »

« Cela lui ferait un bon motif. Mais, même s'il a eu l'intention de tuer Bill Worx, les voyous qui l'ont agressé l'en ont empêché. Bill Worx est mort après l'agression. Il est remonté dans sa chambre alors que les agresseurs avaient déjà été arrêtés et leur victime évacuée. »

Franck Curry commença à tourner autour du cadavre couvert du drap blanc. Il regardait le drap, la bosse faite par le cadavre. Et il se grattait le menton en

La poire électronique

réfléchissant. Au bout de quelques minutes, il s'adressa de nouveau au vice-président.

« Excusez-moi mais je n'ai jamais compris pourquoi les gens achètent vos tamagophones au lieu de smartphones ordinaires nettement moins chers et plus performants... »

« Nos clients n'achètent pas de smartphones ordinaires car ils ne sont pas ordinaires. Ils achètent des tamagophones car ils partagent les valeurs de PearTech, la vision de Bill Worx. »

« Je vois, je vois... Mais si ce Steeve Door a échoué, peut-être un autre, partageant les mêmes idées, aurait, lui, réussi ? »

« Steeve Door est de toute évidence totalement fou. Qu'il existât deux fous à lier de ce type dans notre état-major est très improbable. Et puis, il aurait fallu pouvoir accéder à la chambre, lieutenant. »

« C'est exact. Cela vous met donc sur la liste des suspects. »

Le vice-président porta la main droite sur son cœur. En s'évanouissant, il prononça avec une faiblesse croissante : « comment aurais-je pu vouloir tuer le plus grand génie que la Terre ait jamais porté ? »

Franck Curry demanda à deux policiers locaux d'asseoir le vice-président dans un fauteuil et d'aller lui chercher un verre d'eau.

La poire électronique

12

Franck Curry tamponnait son visage et ses mains avec le coton imbibé d'eau oxygénée. Son chat n'avait pas apprécié la visite chez le vétérinaire. Ce dernier avait d'ailleurs été transporté d'urgence à l'hôpital. Sa secrétaire ne comprenait pas : il s'était occupé sans problème de deux gorilles et trois crocodiles du zoo la semaine passée. Quoiqu'il en soit, le sacrifice du vétérinaire n'était pas vain : l'animal était enfermé dans sa cage de transport. Le lieutenant avait décidé qu'il y resterait jusqu'à ce qu'il soit calmé. Ou, peut-être, serait-il préférable que, allant à la pêche sur le bateau de son ami Huggy Bear, la cage de transport ne tombe à l'eau, quelque part dans l'océan, le plus loin possible de la côte.

Pour l'heure, le policier posa la cage de transport dans le coffre de la voiture de patrouille qu'il avait dû emprunter. Il avait à faire pour tenter de comprendre ce qui se passait. Pourquoi avoir tué ce Bill Worx ? Personne ne semblait avoir de véritable motif de le tuer.

Lorsqu'il était perdu, Franck Curry avait toujours la même destination. Un bien vieil ami qui lui avait tant appris. Mais il l'avait quitté pour devenir policier. Le destin. C'était sa voie. Il le savait.

La poire électronique

La voiture roula dans les rues de Los Franciscanos. D'abord les grands boulevards. Puis des rues de plus en plus petites. Des rues sombres et humides, avec des maisons couvertes de plantes, des flaques profondes dans les chaussées défoncées, des animaux étranges et effrayants courant, fuyant à l'approche du véhicule.

Enfin, Franck Curry se gara. Il arrêta le moteur, descendit et verrouilla bien les portières. Il vint sonner à la porte d'une maison couverte de lierre, y compris sur le toit. La porte elle-même était cachée derrière un rideau végétal.

« Qui ici est ? » hurla une étrange voix derrière la porte avant de partir sur une longue toux.

« C'est Franck. Franck Curry. »

Un petit bonhomme bossu et à la peau verdâtre vint ouvrir.

« Entre, Franck, entre mon jeune apprenti. »

« Je ne suis plus votre apprenti, Maître Soda. Ma voie... »

« ...sombre est bien, je sais. Avec moi, rester tu aurais dû. Grand maître devenir tu aurais pu. »

Ils s'installèrent dans le salon, sur des fauteuils qui avaient connu une jeunesse bien des années auparavant. Toute la pièce était en grand désordre. Partout, on y voyait des piles de livres de toutes sortes, des cassettes audio et vidéo, des disques, des CD, des

La poire électronique

clés USB... Tout semblait en vrac et en désordre mais Franck Curry savait que Maître Soda connaissait exactement la place de chaque chose. Une bouteille familiale de Sani-Cola à la chlorophylle, à demi-vidée, trônait sur la table basse. Un verre sale était posé à côté, celui de Maître Soda. Le surnom du petit homme à la peau verdâtre était lié à la consommation permanente de ce soda.

« Un verre je te sers, Franck ? »

« Non, merci. L'abus de boisson à la chlorophylle donne un teint verdâtre. »

« Et contre le vert qu'as-tu ? »

« Rien, Maître, rien du tout. Mais je n'ai pas soif et j'ai besoin de comprendre quelque chose. »

« De l'aide tu as besoin ? Ah, si mon disciple tu étais resté, toutes les réponses tu aurais pu trouver. »

« Nul ne connaît toutes les réponses. »

« Non, mais les trouver il peut. Pourvu que chacun comprendre il puisse. Et, pour y parvenir, la connaissance de la Farce il doit avoir. Car la Farce unit les hommes. Leur point commun elle est. Mais ce qui les rend spécifiques les uns des autres elle est aussi. Dans nulle culture on ne rit des mêmes choses que dans la culture voisine. Dès que, comme moi, comme gagman tu travailles, la Farce tu dois maîtriser. Mon enseignement t'apporter j'ai voulu. Parti tu es. Trop tôt. Gâché est ton talent. »

La poire électronique

« Justement, Maître Soda, je viens tirer parti de vos connaissances. Un homme riche et puissant est mort et je ne parviens pas à comprendre pourquoi on l'a tué. »

« Pas drôle c'est. »

« Je sais, Maître. »

« Sauf, bien sûr, si en glissant sur une peau de banane mort il est, au paradis avec une tarte à la crème il est accueilli. »

« Je ne pense pas que ce sera le cas. »

« Bien dommage c'est. Si le pourquoi tu ne comprends pas, aux sources remonter tu dois. D'où cet homme vient-il ? A quelle farce sensible il était ? »

« D'où il vient ? Sa ville de naissance ? Sa famille ? »

« Tout cela tu dois trouver. Alors, la Farce tu découvriras et la raison du meurtre aussi. Et le motif au meurtrier te conduira. »

« Merci, Maître. Mais... depuis des années... je voudrais vous poser une question. Pourquoi vous parlez à l'envers ? »

« Quand jeune j'étais, les gags de Schwarze Schweine in der Schweiz j'écrivais. En Suisse Allemand. Et, depuis, avec l'ordre des mots j'ai du mal. »

La poire électronique

13

Rudolf Napoli avait posé tous ses tamagophones, une dizaine d'appareils, sur la table. Seul le plus récent était encore actif, bien sûr. Il s'était précipité à la T-shop en rentrant de la convention et il avait acheté un T-Phone Rex. C'était seulement quelques heures plus tôt. L'appareil était là, à la suite de tous les autres plus anciens, éteints, morts, obsolètes.

Il avait d'abord crédité normalement son appareil pour pouvoir appeler tous ses amis. L'usage de la nouvelle icône internationale pour créditer son compte était véritablement fantastique. L'expérience du tamagouser avait encore progressé grâce au génie de Bill Worx. Rudolf Napoli avait économisé suffisamment pour à la fois acheter l'appareil et pouvoir aussitôt l'utiliser, même si son estimation s'était révélée un peu en dessous du prix réel.

Ses amis l'avaient alors appelé en retour. Et Rudolf Napoli avait pu apprécier la subtilité de l'arrangement de la sonnerie propre à ce nouveau modèle de tamagophone. Elle était chaleur. Elle était douceur. Elle était refuge. On se lovait en elle comme dans un utérus. Mais elle était aussi action, projection vers un avenir radieux.

La poire électronique

Puis, quand Rudolf Napoli avait appris la nouvelle, sa décision avait été prise rapidement. Il avait vendu tout ce qu'il pouvait de ses affaires : la télévision, l'ordinateur, la chaîne hi-fi, quelques meubles... Il avait ensuite donné presque tout le reste à une œuvre de charité. Son studio en lui-même ne lui appartenait pas : il n'était que locataire.

Il est vrai qu'il avait la chance de posséder des tamagophones. Tout le monde ne pouvait pas en dire autant. Il ne les avait pas vendus. C'était impossible.

Dans l'appartement presque vide, il ne restait donc que la petite table et une chaise ainsi que ce qui avait été aménagé par le propriétaire. Tout avait été nettoyé, vidé. Rudolf Napoli voulait être exemplaire. Bientôt, espérait-il, des reporters se presseraient dans ce lieu. Ils filmeraient. Ils photographieraient. Ils décriraient dans de longs articles ce qu'ils auraient vu. Il fallait que l'endroit soit impeccable.

Et puis Rudolf Napoli avait vidé son compte bancaire pour acheter des crédits pour son tamagophone, le dernier actif, le formidable T-Phone Rex. C'était cela qui donnait du sens à sa vie. Jusqu'au bout.

Sa dernière petite amie était saoule quand elle était montée chez lui. Ils avaient rapidement fait l'amour. Le lendemain matin, encore sous l'effet d'une gueule de bois carabinée, elle était partie en hurlant qu'il était fou et qu'il fallait réellement être bourré pour accepter de

La poire électronique

coucher avec lui. Pourtant, il ne lui avait parlé de ses tamagophones que deux ou trois heures, au plus. Il lui avait raconté les différences subtiles entre modèles, les jours où il les avait achetés. Et il avait souvent des larmes d'émotion coulant sur ses joues. Beaucoup de passionnés étaient dans une situation similaire de célibat.

Le T-Phone Rex était allumé et il consommait ses crédits sur le T-board, le réseau social de micro-blogging propre aux propriétaires de T-phones, là où ils étaient entre eux. Les messages de désespoir s'y succédaient. Certains, plus positifs, tentaient de se rassurer : Peartech n'allait pas disparaître. Il y aurait toujours des tamagophones. Même si le Créateur, le plus grand génie de l'histoire de l'humanité, les avait quittés bien involontairement.

Et puis, il y avait les autres messages. Au fil des heures, ils se résumèrent bientôt à un nombre. Leur rang dans la longue litanie. Rudolf Napoli lisait : 989, 990, 991...

Il posa sa chaise juste en dessous de la poutre où il avait attaché une corde. Cette corde faisait une belle boucle, un collier bien coulant. Il tapa 1000 sur son tamagophone et il attendit avant de valider. 996, 997, 998... Puis, il y eut une pause insupportable. Enfin, un 999. Rudolf Napoli appuya sur « validation ».

La poire électronique

Il monta sur la chaise, passa le collier de chanvre autour de son cou, serra ce qu'il fallait. Avec un soupir de désespoir, il fit basculer la chaise d'un coup de pied.

Il étouffa. D'instinct, ses pieds s'agitèrent, cherchant un endroit où se poser. Ses mains commencèrent par tenter de desserrer le nœud coulant. Mais, rapidement, Rudolf Napoli put se ressaisir. Il se força à ouvrir les yeux pour regarder son T-Phone Rex. Alors ses bras se tendirent comme pour tenter de l'attraper, pour l'emmener avec lui dans un endroit où il retrouverait Bill Worx. Et puis sa vue se troubla, les bras tombèrent le long de son corps, les jambes cessèrent de s'agiter. Bill Worx allait l'accueillir.

Sur le T-Board, 357 messages « 1000 » s'affichèrent à peu près en même temps, juste freinés par le temps d'affichage du système. Alors éclatèrent des disputes pour savoir qui avait été le 1000ème. Et, surtout, des désespérés encore plus désespérés hurlaient car ils ne savaient plus quelle nombre indiquer.

Enfin, après d'interminables débats, il eut un consensus qui se dégagea. Et un message 1358 put apparaître, rassurant les désespérés les plus désespérés. 1359, 1360, 1361...

La poire électronique

14

Tout ce que les autorités craignaient s'était réalisé. En quelques heures, il y avait eu déjà près de dix mille suicides de propriétaires de tamagophones. Il était impossible de savoir quand la vague d'autolyses s'arrêterait. Et, surtout, comment repérer les fans isolés qui allaient commettre l'irréparable ?

La simple possession d'un tamagophone ne pouvait pas justifier qu'on interne un individu pour le placer dans un service dédié aux suicidaires. Et jamais les hôpitaux ne disposeraient de suffisamment de places pour accueillir tous ces cinglés. Les autorités avaient donc renoncé, se contentant de relayer le message du Directeur du Collège des Seniors Vices-Présidents Exécutifs aux Finances appelant chacun à la retenue.

Son discours, enregistré au siège de Peartech et diffusé mondialement par Internet avant d'être repris sur toutes les chaînes de télévision, avait ralenti le rythme des suicides.

« Les réels admirateurs de Bill Worx doivent se consacrer à ce que Bill Worx aurait voulu : continuer à acheter des tamagophones, toujours plus innovants et fantastiques. Nous sommes tous mortels, même Bill Worx. Et son décès serait arrivé un jour ou l'autre. Mais, dans son génie, il a créé Peartech pour lui survivre. Pour

La poire électronique

que, sous son inspiration, nous puissions continuer à produire des tamagophones tels que le T-Phone Rex. Une édition spéciale portant une coque frappée d'une photographie portrait de Bill Worx est d'ailleurs en cours de lancement. Les bénéfices de la vente de cette édition spéciale seront intégralement reversés aux héritiers de Bill Worx. »

Dans son allocution, le dirigeant par intérim de Peartech avait dû marquer une pause. Il était bouleversé par l'émotion. Il avait dû boire un verre d'eau.

« Malgré tout, et comme la mort de Bill Worx nous l'a rappelé si dramatiquement, nous sommes tous mortels. Peartech a donc décidé de poursuivre l'oeuvre de son fondateur sous l'inspiration de son génie. Peartech vient ainsi de racheter Marble Brothers, une entreprise de pompes funèbres présente dans tout le pays, réputée pour la qualité de ses prestations, son savoir-faire et son innovation. Et nous allons lancer dès demain un cercueil adapté aux couleurs de Peartech, les couleurs choisies par Bill Worx : le T-Coffin Gold Death. Nous espérons que tous les récents suicidés pourront bénéficier de ce T-Coffin Gold Death afin de leur assurer une mort digne de leur passion, digne de leur vie. Bien entendu, le T-Coffin Gold Death sera également disponible pour chaque passionné par l'innovation. »

La poire électronique

15

Dans son uniforme de cérémonie, John Houston provoquait toujours l'admiration de sa mère. Elle lui avait lavé et repassé cette tenue qu'il n'avait pas suffisamment l'occasion de mettre à son goût de fille, femme et mère de Marines. Au moment où il avait quitté la maison familiale, une ferme de l'Alabama, elle n'avait pas pu s'empêcher d'écraser une larme et de tapoter les épaulettes de son fils avant de lisser les manches de la veste d'uniforme qui allaient être froissées de toutes les façons.

John Houston se retourna. Il l'embrassa comme un bon fils croyant en Dieu embrasse sa mère avant de partir servir son pays. La voiture de John Houston était garée dans la cour. Il s'installa à l'intérieur et démarra. Il répondait à l'appel de son supérieur, le colonel James Robert Smith.

Le capitaine se rappela ce qui motivait son départ précipité de la ferme familiale. Le colonel l'avait appelé le matin même, il y avait moins d'une heure.

« Allo, Houston ? Nous avons un problème » avait-il dit. Sans plus de précision quant à la nature du problème. Mais il était convoqué à la base de Los Franciscanos, là où le colonel l'attendait. Une place lui avait été réservée sur le prochain vol. Il déposerait sa

La poire électronique

voiture à la base la plus proche de son domicile et une estafette le conduirait à l'aéroport civil. Le colonel avait tout arrangé. Il lui fallait Houston. Et cela voulait dire que la situation était à la fois grave et délicate.

Mais, déjà, pour rejoindre la base, il avait près de deux heures de route. Si sa voiture -américaine- ne tombait pas en panne, bien sûr, ou ne crevait pas sur la route dont le revêtement était de plus en plus mal entretenu. Comme le gouverneur Donald McRonald l'avait maintes fois affirmé : l'Amérique n'est pas un pays communiste et elle se devait de préserver la liberté à tous prix, ce qui imposait des baisses drastiques d'impôts. Donc du budget d'entretien des routes.

Tous les bons Américains qui travaillaient devaient avoir les moyens de se payer un 4x4 pour utiliser les autoroutes, sans tenir compte des élucubrations des soi-disant savants communistes prétendant que les puissants véhicules polluants provoquaient les catastrophes naturelles qui se succédaient : sécheresses, inondations, etc. Dieu ne voudrait pas priver les Américains qu'Il avait créés et élus de leurs voitures. Et l'Amérique a foi en Dieu.

Cela provoquait des disputes incessantes sur toutes les télévisions avec le nouveau sénateur de Los Franciscanos, un transexuel asiatique nommé Kim N'Guyen. John Houston se demandait d'autant plus pourquoi l'état-major avait choisi un capitaine originaire

La poire électronique

de l'état de Donald McRonald pour servir sur les terres acquises à Kim N'Guyen. Même si tout le monde est Américain dans cette dispute et que l'intérêt supérieur du pays comme de la Liberté dans le monde passerait au dessus de petites querelles partisans, cela compliquerait sans doute les choses.

John Houston avait besoin de se détendre. Il alluma la radio. Comme beaucoup d'Américains et même de nombreux citoyens libres dans le monde, il avait acheté l'album « 42 » de Mort Blanssek. Un extrait de cet album était en tête de tous les classements du pays depuis plusieurs semaines. Il n'était pas étonnant d'entendre cet extrait, « What was the question ? », en allumant au hasard la radio alors que l'on parcourt les routes de l'Alabama de bon matin. Et la voix si envoûtante de Mort Blanssek retentit dans la voiture, couvrant les bruits des cahots sur lesquelles tressautait le 4x4 du capitaine Houston.

Les dernières notes de la chanson furent à leur tour couvertes par le jingle du flash d'information. La situation devenait grave dans la région de Los Franciscanos. En quelques heures, il y avait eu plus de dix-mille suicides de fans de Peartech après l'annonce du décès de Bill Worx. Le rythme s'était à peine ralenti malgré les annonces des dirigeants de Peartech.

A Wall Street, Peartech perdait de sa valeur. Rien ne semblait pouvoir arrêter la chute du cours de

La poire électronique

son action. Pas même le rachat de Marble Brothers et le lancement du T-Coffin Gold. Il est vrai que l'entreprise avait communiqué un avertissement sur résultats : les nombreux décès par suicide d'acheteurs prévus du T-Phone Rex ne pouvaient que nuire au chiffre d'affaires. Et ce même si la marge sur les T-Coffin Gold Death s'annonçait prometteuse, la vente serait nécessairement unique, même si le marketing réfléchissait à introduire aux Etats-Unis une coutume malgache consistant à déterrer les morts et changer leurs cercueils au bout d'un an.

Les autorités de Los Franciscanos, comme dans d'autres villes du pays, en avaient appelé à l'Etat Fédéral pour juguler des émeutes devant les boutiques de Peartech. Les fans survivants se battaient pour réserver un T-Phone Rex édition spéciale avec le portrait de Bill Worx gravé dans la coque, même ceux ayant acheté un T-Phone Rex ordinaire quelques heures plus tôt.

John Houston réfléchissait à toutes ces mauvaises nouvelles. Oui, il fallait des officiers expérimentés pour aider à remettre de l'ordre. Il faudrait encadrer efficacement les unités de la Garde Nationale mobilisés.

Et le capitaine sentait que ce ne serait pas sa mission. Non, James Robert Smith lui réservait autre chose. Cet autre chose avait besoin de John Houston.

La poire électronique

16

La vaste demeure était placée sur une colline, pas très loin de Los Franciscanos. Le salon et plusieurs chambres étaient à demi-enterrées dans le flanc de la colline, comme une sorte de sandwich de deux dalles de béton séparées par une baie vitrée. De ces pièces, on voyait l'océan, à quelques kilomètres de là, après des terres plus ou moins arides.

Si on arrivait par l'intérieur des terres, on devait franchir un grand portail métallique. La route traversait en zigzag un petit bois bien entretenu. Elle s'achevait sur une place où les voitures pouvaient faire demi-tour autour d'une fontaine de style romain. On était alors devant une demeure qui n'aurait pas choqué dans un grand film d'époque coloniale, genre *Autant en emporte le vent*.

Franck Curry arrêta sa voiture au pied de l'escalier monumental. Un majordome s'approcha.

Un peu serrée dans sa robe fuseau noire, Tara Grüne marchait malgré tout assez vite sur ses talons aussi hauts que des cannettes de bière. Elle allait de droite à gauche et de gauche à droite dans le bureau. Elle connaissait bien la vue sur l'océan : elle avait la même dans sa chambre, à quelques mètres de là.

La poire électronique

Elle était nerveuse, agitée, énervée au plus haut point. Mais sa rage n'avait pas un objet bien clair : son mari défunt, sa propre incapacité à trouver ce qu'elle cherchait, Marseille Mountaintown dont elle venait de trouver une photo nue dans un tiroir ?

Tout d'un coup, Tara Grüne s'arrêta. Elle réfléchit en se grattant alternativement le menton et le sommet du crâne. Puis elle se dirigea vers le tiroir où elle avait trouvé la photographie. Une enveloppe sans indication d'aucune sorte écrite dessus et non-cachetée se situait tout en dessous du contenu du tiroir. Tara Grüne l'ouvrit. Elle en retira une feuille de papier. Elle la lue. Et elle poussa un ouf de soulagement.

Le document était signé mais il ne portait pas le cachet de l'avocat ni la contre-signature des témoins. Il n'était donc pas enregistré. Probablement était-ce là le seul exemplaire du testament révoquant toutes les dispositions antérieures prises en sa faveur au profit exclusif de Marseille Mountaintown. La veuve se précipita vers le broyeur à documents situé dans un coin du bureau, l'alluma et y introduisit le nouveau testament et l'enveloppe. Le papier fut réduit en confettis.

A cet instant, le tamagophone de Tara Grüne sonna. Elle répondit. Le majordome lui indiqua que Franck Curry était là et souhaitait la voir. Elle demanda que le policier soit conduit dans le bureau de Bill Worx.

La poire électronique

Veuve. Elle était veuve. Ne pas l'oublier. La mort de son mari était un drame. Une perte immense pour l'humanité mais surtout pour elle. Il n'était pas un salaud, une ordure, qui avait construit sa fortune sur la spoliation de sa femme, l'exploitation de milliers de travailleurs dans le tiers-monde et la bêtise de millions de clients avant de coucher avec cette garce, Marseille Mountaintown.

A la suite du majordome, Franck Curry traversa le grand hall. Un gigantesque lustre en cristal de Bohème trônait au plafond. Un double escalier monumental faisait face à la porte et permettait de monter dans le salon du premier étage.

Mais le majordome ouvrit une porte située entre les deux branches de l'escalier. Franck Curry fut invité à passer dans une autre partie de la maison. Le décor devint soudain nettement plus moderne. Un couloir en béton teint et lissé permit d'arriver à un ascenseur.

Les deux hommes s'enfoncèrent de plusieurs étages dans le sol. Puis ils prirent un autre couloir qui se termina dans un vaste séjour-salon ultra-moderne aux canapés moelleux et aux multiples grands écrans. La plus belle vue était cependant droit devant : la baie vitrée par laquelle on pouvait admirer l'océan, situé à quelques kilomètres tout au plus.

« Par ici, Monsieur. »

La poire électronique

Franck Curry n'eut pas le temps d'admirer le paysage. Le majordome l'entraîna dans un autre couloir. Puis, enfin, il l'introduisit dans un bureau. C'était *le* bureau. Celui de Bill Worx.

Mais, dans le grand fauteuil situé derrière l'immense table de travail high-tech où étaient demi-enfoncés plusieurs écrans et des claviers, ce n'était pas Bill Worx. Celui-ci était mort.

Bien enfoncée dans le fauteuil, Tara Grüne semblait regarder l'océan, loin, loin, loin devant elle, par delà la baie vitrée. Il lui fallut quelques instants pour réagir à l'entrée de Franck Curry. Sur le bord de ses yeux, du rimmel dissous dans les larmes avait coulé sur ses joues. Elle semblait tenter de sourire pour accueillir son visiteur, sans y parvenir. C'était une attitude qu'elle avait apprise durant ses cours de théâtre avec un professeur portugais. Celui-ci lui avait appris la joie triste, la tristesse joyeuse et le bonheur désespéré.

Enfin, elle parvint à articuler quelques mots.

« Bonjour, lieutenant. Quelle surprise de vous voir ici ! Que puis-je faire pour vous ? »

« Bonjour, Madame. Je m'excuse de vous déranger mais j'ai quelques questions à vous poser. Sur votre défunt mari, bien sûr. »

La poire électronique

17

Alors, mes mignons, on a oublié les Tovaritchs ? Pourtant, croyez-moi, ils sont dans la mouise, la mouise la plus totale. Ce n'est pas gentil d'oublier ses amis quand ils sont dans la mouise.

C'est bien triste pour des artisans de la Méga-Violence d'être dans une mouise pareille. Si certains se sont résignés à leur sort, Vlad De Width ne le pouvait pas. Il fallait qu'il sorte, qu'il fuit cet endroit infesté par la bande des Fuck Maurice.

Alors Vlad De Width s'était porté volontaire. On lui promettait une sortie rapide de prison s'il accomplissait un petit travail pour l'Etat. Oh, pas grand'chose. Mais un Tovaritch n'aime guère rendre service aux autres. Il faut d'abord qu'il se rende service à lui-même. Et, là, mes mignons, pas le moindre doute : sortir de ce piège plein de Fuck Maurice ne pouvait qu'être agréable et positif. Même s'il se demandait bien quel service il allait pouvoir rendre à l'Etat.

D'après les actualités diffusées à la télévision, dans sa cellule, Vlad De Width avait vu qu'il y avait plein de types qui se suicidaient. Il y avait même le président de la Société Amicale des Tueurs en Série, accompagné d'un vice-président de la National Rifle Association, qui avait protesté contre cette concurrence

La poire électronique

déloyale. Peut-être que le gouvernement voulait que Vlad De Width casse la gueule au président de ce club. Un peu de Méga-Violence, ça aurait bien fait plaisir à Vlad De Width. Il aurait bien aimé aussi un peu de lait-fraise.

En fait, on l'avait embarqué un matin en camion cellulaire avec onze autres mecs. Il ne les connaissait pas mais les douze transférés avaient tous à peu près le même âge et étaient de jeunes voyous de Los Franciscanos.

Le camion avait roulé un certain temps. Au moins une heure ou deux. Quand il s'était arrêté, il était garé dans la cour d'un centre logistique. L'endroit était entouré de barbelés et on avait posé un peu n'importe comment dans la cour des conteneurs qui étaient en fait des logements de chantier. Des soldats étaient en train de brancher des tuyaux d'arrosage et des fils électriques aux différents baraquements.

Les gardes alignèrent dans la cour les voyous transférés. Leur chef salua alors un capitaine des Marines qui s'approchait.

« Capitaine Houston, voici vos douze salopards. »

« Merci, chef. Vous pouvez vous retirer. Les Marines vont s'occuper d'eux. »

« Où voulez-vous que je dépose les dossiers ? »

La poire électronique

« Gardez-les. Chez les Marines, nous ne sommes pas trop papiers. Et ce qui compte n'est pas leur passé mais ce qu'ils vont faire maintenant. »

Les gardes n'insistèrent pas. Ils remontèrent précipitamment dans le camion cellulaire et disparurent au travers de la porte dans les barbelés. L'endroit était entièrement sous le contrôle de Marines armés jusqu'aux dents.

Pour être franc, mes mignons, Vlad De Width se demandait s'il n'était pas tombé dans un putain de piège pire que les Fuck Maurice. Il n'en menait pas large.

John Houston se retourna vers les prisonniers.

« Messieurs, bienvenue chez les Marines. Comme je viens de le dire, je me fous complètement de la raison pour laquelle on vous a mis en prison. Je me fous autant de la raison pour laquelle vous avez voulu venir ici. Maintenant, la seule chose qui compte, c'est que vous obéissiez aux ordres. Et à chaque fois que je vous demanderai quelque chose, la seule réponse que je veux entendre, c'est "*Oui, mon capitaine, bien compris, oui*". Est-ce clair ? »

« Oui, mon capitaine, bien compris, oui » répondirent onze gorges.

Le voisin de Vlad De Width n'avait rien dit et souriait. Il n'avait pas eu le temps de s'user le sourire. En fait, Vlad De Width n'avait pas vraiment eu le temps non

La poire électronique

plus de voir si ses dents étaient bien blanches. Parce que les dents qui étaient par terre, elles étaient rouges. Et le mec qui était à côté, il était en train de pleurer qu'on lui rende sa mère. Même Vlad De Width avait été impressionné. Il se dit que, finalement, s'engager chez les Marines pourrait être intéressant pour pratiquer la Méga-Violence.

Le capitaine décrivit donc la situation.

« Messieurs, vous avez derrière vous deux hangars. Le premier contient un stock de cercueils de luxe, des T-Coffin Gold Death. Le stock est limité et on se les arrache, d'où la présence des Marines pour protéger cet endroit. Des convois vont continuer d'en amener au fur et à mesure de la production. Le second est une chambre froide. Vous y trouverez des cadavres. Votre travail est simple : prendre un cadavre, le mettre dans un cercueil, fixer dessus la plaque d'identification à arracher au cou du cadavre, ajouter les tamagophones du défunt à ses côtés, refermer. Puis recommencer avec le cadavre suivant. Ensuite, chaque cercueil sera emmené dans le terrain vague que vous apercevrez juste derrière les hangars, là où travaillent les pelleteuses. L'endroit a été acheté par Peartech pour le transformer en cimetière. Quand vous aurez fini, vous serez libre. »

Vlad De Width se dit qu'il n'aurait jamais vu autant de cadavres en pratiquant la Méga-Violence.

La poire électronique

18

Des heures sous le soleil, dans la chaleur du désert, Franck Curry avait roulé, encore et encore. L'endroit où il allait était loin. C'était un bled paumé, quelque part au Nouveau Mexique. Deux mille kilomètres de Los Franciscanos. L'affaire concernant Bill Worx, il avait pu prendre l'avion jusqu'à Sante Fe et ensuite utiliser une voiture de la délégation locale du FBI. Heureusement, il y avait la climatisation à bord. Mais la mode, sur les radios de cet état aussi, était de diffuser, presque en boucle, les titres extraits de l'album « 42 » de Mort Blanssek, dont le fameux « What was the question ? ». On pouvait faire plus joyeux.

Enfin, après des heures de route, Franck Curry arriva à sa destination. Puerta Cerrada. La ville avait été plus prospère. De nombreuses demeures étaient aujourd'hui abandonnées et tombaient en ruines sous les coups des vents du désert.

Mais il restait un hôtel miteux suffisamment propre. Franck Curry y avait réservé une chambre. Le lieu précis où il se rendait n'était pas très loin. Le policier laissa sa voiture à l'hôtel et décida de rejoindre la Via Sin Salida à pieds.

C'était là que tout avait commencé. Et le conseil de Maître Soda était sans doute bon. Il faut comprendre

La poire électronique

la victime pour découvrir le mobile du meurtre. Et, pour comprendre la victime, il fallait revenir à ses origines. Ce bled paumé au Nouveau Mexique, Puerta Cerrada.

Tara Grüne avait été claire sur les origines de la famille Worx et sur la jeunesse du petit Bill. Et Franck Curry avait ensuite pu recouper avec quelques sources. A l'époque, cependant, tout n'était pas numérisé et facile à retrouver en tapant quelques mots dans un moteur de recherche. Il avait fallu recourir aux documentalistes, aux vieux index manuels.

Puerta Cerrada avait été une petite ville prospère. Il y a longtemps. Elle avait été une étape sur la route des diligences. Le train et le télégraphe y passaient. Mais pas l'autoroute. Ni les grands réseaux de fibres optiques. Ni l'un ni l'autre n'avaient le moindre besoin de la petite rivière qui avait justifié la fondation de la ville. Ils avaient besoin d'aller au plus droit entre le point de départ et le point d'arrivée. Un crochet par un bled, même un peu prospère, n'avait aucun intérêt. Et la ville avait petit à petit chuté. D'autant que l'industrie locale du cuir, notamment de la chaussure, avait périclité.

En marchant dans la rue principale, Franck Curry fut choqué par le nombre de bâtiments abandonnés. De nombreuses rues partaient sur les côtés : camino lleno de baches, calle mala suerte, via prohibida... Des buissons arrachés par les vents du désert y circulaient.

La poire électronique

Enfin, Franck Curry vit la plaque de la rue qui l'intéressait : la Via Sin Salida. La route était assez large pour une rue secondaire et son aspect était différent des autres. Ici, pas une seule maison ne semblait occupée dans toute la rue. Et, surtout, au beau milieu, il y avait des ruines calcinées.

Les bâtiments n'avaient pas été simplement abandonnés. Ils avaient brûlé. Il y avait une sorte de hangar, une vaste demeure, diverses dépendances. Tout avait brûlé. Comme si l'incendie avait été si violent que rien n'avait pu le contenir avant qu'il ne s'en prenne à toute la propriété. Mais, bizarrement, aucune des maisons alentours ne semblait avoir subi la propagation du feu. Ces autres maisons étaient bien juste abandonnées.

Durant quelques minutes, Franck Curry se promena dans les ruines. Il ne restait pas grand'chose en dehors des soubassements en briques. Toute la structure de bois avait brûlé. On ne pouvait plus voir que quelques poutres noircies. Quelques débris de meubles et de machines demeuraient également. Tout ce qui pouvait être récupéré l'avait sans doute été par les propriétaires ou des pilleurs.

Franck Curry repartit vers la grande rue. Il était déçu. Il n'avait rien appris sur le passé des Worx en venant jusqu'ici.

La poire électronique

Mais, au coin de la Via Sin Salida et de la route principale, Franck Curry aperçut sur une maison une plaque qui semblait régulièrement astiquée. Il s'approcha et put lire : « Docteur Antonio Cumlibro, diplômé de la Faculté de Sante Fe, Médecin à Puerta Cerrada depuis... ». L'année indiquée semblait signifier que ce médecin exerçait lorsque le drame avait frappé la famille Worx.

Il fallait forcer sa chance. Maître Soda le disait toujours. Franck Curry s'approcha de la porte et sonna. On entendit de grands bruits, comme celui d'une chaise qui tomberait. Quelqu'un jura en un mélange d'espagnol et d'anglais. Puis des pas approchèrent de la porte.

En s'ouvrant, elle révéla un homme âgé, marqué par les années d'une vie qui n'avait pas dû être facile. Il portait une sorte de vieux jogging.

« Docteur Cumlibro, je présume ? »

« Eh bien, oui, il n'y a personne d'autre ici et vous êtes le premier client depuis trois jours. Installez vous dans mon cabinet. »

Le vieillard libéra le passage et indiqua une pièce à l'intérieur. Franck Curry entra. En passant devant la porte d'un petit salon, il remarqua une chaise tombée au sol, devant un fauteuil usé par les ans, le genre de fauteuil où l'on fait une sieste en posant ses pieds sur une chaise jusqu'à ce qu'un officier du FBI sonne à la porte pour vous réveiller en sursaut.

La poire électronique

L'officier s'installa dans le cabinet sur une chaise destinée aux patients. Tout, ici, était vieux. Il n'y avait évidemment pas d'ordinateur. Le vieux médecin arriva quelques instants plus tard en ayant revêtu une blouse blanche.

« Bien, qu'est-ce qui vous amène ? Je ne crois pas vous avoir déjà vu. Seriez-vous un nouvel habitant ? Ou un touriste égaré ? »

« Non, docteur. Je ne suis pas venu consulter mais vous poser quelques questions. Je suis Franck Curry, du FBI. »

L'officier montra sa plaque.

« Je suis peut-être vieux mais je ne pense pas avoir oublié de payer mes impôts. Et je suis toujours en droit d'exercer. Je n'ai pas pris ma retraite parce qu'il n'y a plus aucun autre médecin dans la ville. Et je ne crois pas avoir tué de patient récemment. »

« Non, non, je ne viens pas pour vous, docteur. Mais je pense que vous avez des informations qui m'intéresseront. Je m'intéresse aux causes du décès de Bill Worx. Et il est né ici, n'est-ce pas ? »

« Ah, oui, j'ai entendu parlé de ça, à la télévision. Peut-être un client mécontent ? Mais je ne pense pas que ce soit quelqu'un de Puerta Cerrada qui ait fait le coup. »

« Pourquoi ? »

« Parce que personne, ici, n'achèterait plus rien à un Worx. Un de nos concitoyens ne peut donc pas être

La poire électronique

un client mécontent au point de tuer le dernier rejeton de cette famille maudite. »

« Pourriez-vous m'expliquer ce qui s'est passé, exactement ? Les archives à Los Franciscanos sont presque muettes. »

« Vous n'avez pas dû bien chercher. Ou bien Bill Worx s'est débrouillé pour que les traces disparaissent. Vous avez un peu de temps, lieutenant ? »

« Ma foi, oui. »

« Cela tombe bien. Les affaires sont calmes en ce moment. Vous raconter me distraira, même si c'est une bien triste histoire. »

« Je vous écoute ».

Tout avait commencé avec les arrière-grands-parents en ligne masculine de Bill Worx. Ils avaient créé ici une usine de chaussures pour utiliser le cuir qui était produit dans les environs. Et les grands-parents avaient repris l'affaire. Le père de Bill Worx succéda à son propre père. Mais les affaires allaient de moins en moins bien. La concurrence internationale s'intensifiait.

Il avait bien tenté d'intenter des procès aux fabricants étrangers pour leur interdire de vendre des chaussures, au moins aux Etats-Unis, puisqu'il avait été producteur avant eux. Mais la justice, qu'il jugea corrompue, lui répondit que fabriquer des chaussures

La poire électronique

était une chose courante dans le monde depuis des millénaires.

Alors le père de Bill Worx eut une idée. Certains prétendirent ensuite que ce fut Bill Worx lui-même qui lui souffla cette idée alors qu'il n'avait pas dix ans. Les années passèrent et, petit à petit, la fortune des Worx s'accrut. Les ventes étaient reparties à la hausse. Les chaussures concurrentes n'étaient plus achetées par les consommateurs de la région, malgré leurs prix et leur solidité meilleurs. Puis Bill Worx était parti à Los Franciscanos. D'abord étudiant, il y créa ce qui allait devenir Peartech.

Mais, à Puerta Cerrada, la situation économique se dégradait. Bientôt, la population refusa de payer des chaussures trop chères. Cependant, quand certains tentaient d'acheter une autre marque que Worx, ils trouvaient les chaussures trop inconfortables voire douloureuses. Alors, ils rachetaient des chaussures Worx en se privant sur d'autres budgets.

Mais le pot aux roses fut découvert un jour par le Docteur Cumlibro. Il avait besoin de nouvelles chaussures. Il venait de Sante Fe et n'avait donc jamais eu d'autres chaussures que celles que l'on trouvait dans le monde entier. Et quand il regarda les chaussures Worx que portaient les autres habitants de la ville, il les trouva certes stylées mais horriblement chères. Et quand il en essaya une paire, il s'aperçut du problème rencontré

La poire électronique

par les autres habitants. Petit à petit, les chaussures Worx déformaient subtilement et progressivement les pieds de telle sorte qu'il fut impossible de mettre ensuite d'autres chaussures sans une rééducation.

Quand le scandale éclata, un procès en action collective fut intenté à Worx Shoes Corporation. Mais cela ne suffit pas aux consommateurs floués. Un soir, tout brûla. Certains pensèrent que le vieux Worx avait mis lui-même le feu pour toucher l'assurance avant d'aller refaire sa vie ailleurs. Mais il mourût avec sa femme dans l'incendie. Quand Bill Worx revint, il fut accueilli par des jets de pierre. Le shérif accepta de le protéger, juste le temps qu'il emmène les cercueils de toute sa famille, depuis ses arrières-grands-parents. Pour la population, les cercueils des Worx n'étaient pas compatibles avec leur cimetière communal.

Tous les Worx quittèrent donc la ville, tous sauf un dans des corbillards. Et Bill Worx les ré-enterra à Los Franciscanos, dans le grand cimetière municipal.

« Comme la justice lui avait toujours donné tort, Bill Worx fit sienne la devise de son père, à savoir que la justice est le pire ennemi du business » conclut Antonio Cumlibro.

Franck Curry releva aussitôt : « mais cela veut dire aussi qu'il était marqué par la volonté de son père de favoriser les Etats-Unis en refusant les chaussures d'importation. »

La poire électronique

« Sans doute, oui » admit le médecin.

Franck Curry remercia chaleureusement le Docteur Cumlibro et le quitta. Dans la rue, il se dit qu'il avait en effet peut-être finalement une piste.

Le soir tombait. Franck Curry rejoignit son hôtel. En arrivant à la réception, il demanda au gardien où il pourrait trouver un restaurant.

« Il n'y a pas de restaurant dans la ville ou aux alentours, sauf la cantine de l'hôtel. On fait de la soupe, du gibier et des tartes aux baies de la région. »

« Dan ? » appela-t-on dans l'arrière boutique.

« Oui, ma chérie ? »

« Dis au client que je peux lui faire une soupe de courges, un steak de bœuf avec des pommes de terre et une tarte aux cranberries. »

« J'ai entendu et cela me convient » indiqua le lieutenant. Mais il reprit aussitôt : « mais Dan est bien le diminutif de Daniel, non ? Vous êtes donc le propriétaire, je suppose, Daniel Lebabanovsky ? »

« Pour vous servir, avec ma femme, nous sommes les deux seuls personnels de cet hôtel. Mais, ici, tout le monde m'appelle Dan Lebaba, c'est plus court. Et c'est plus juste. »

« Que voulez-vous dire ? »

La poire électronique

« Vous avez quelques instants, pendant que ma femme prépare le repas ? Je vais vous expliquer pourquoi on m'appelle Dan Lebaba... »

Dan Lebaba n'avait jamais eu de chance. Il méritait donc totalement son diminutif.

Fuyant les diverses tyrannies européennes, ses grands parents s'installèrent en 1929 à New York. Le 29 octobre 1929 pour être exact. Victimes collatérales du plus grand krach boursier de l'histoire, ils connurent la misère. Son grand-père mourut le 5 juin 1944 en Angleterre alors qu'il s'apprêtait à débarquer avec les troupes alliées en Europe. Il mourut d'une mauvaise grippe contractée au cours d'une permission, privant ainsi sa veuve d'une rente décente. Le père de Dan Lebaba travailla dans une épicerie et épousa la fille du patron. La malédiction semblait donc levée. Sauf que, le lendemain du mariage, commencèrent les travaux de construction d'un Walmart à moins de cent mètres.

Pensant fuir la malédiction, Dan Lebaba décida de tenter sa chance dans l'ouest. Il échoua finalement à Puerta Cerrada. Il réussit à acheter l'hôtel qui avait fait faillite en épousant la fille de l'hôtelier.

Franck Curry réussit à interrompre le récit car le repas était prêt. Et il accomplit ensuite l'exploit de parvenir à aller dormir sans recroiser Dan Lebaba.

La poire électronique

19

Tara Grüne était désormais une orpheline riche et une veuve encore plus riche. Ses parents lui avaient légué l'empire audiovisuel à l'origine de « Schwarze Schweine in der Schweiz » et de la Schweiz Expo, avec des filiales en charge des produits dérivés. Son mari avait échoué à l'empêcher de jouir de tout cet argent issu du prêt initial qu'elle lui avait consenti. Sans Tara Grüne, pas de Peartech. Quelque part, elle ne faisait que récupérer son bien.

Dans sa chambre, elle était installée, nue comme elle l'aimait, dans son grand fauteuil d'osier au large dossier en éventail et à l'épais coussin blanc. Acheté chez un antiquaire parisien, le faire venir jusqu'ici lui avait coûté plus cher que l'achat du fauteuil lui-même. Et elle regardait par la baie vitrée. Loin, loin, bien loin dans l'océan, le soleil commençait à envisager d'aller se coucher, autant qu'un adolescent en train de jouer un niveau difficile d'un shoot-them-up. La nuit ne tomberait pas avant plusieurs heures.

Elle regarda sa montre. Elle avait encore le temps. Alors elle se leva et se dirigea vers la bibliothèque. De sa main droite, elle caressa les tranches en cuir repoussé qui étaient au centre du meuble. Ils étaient là. Les œuvres les plus fabuleuses qu'elle

La poire électronique

possédait. Les œuvres complètes du Marquis de Fade. Et, juste à côté, le recueil des critiques (il serait plus juste de dire des éloges) et des exégèses. Tous les plus grands penseurs de la littérature parisienne s'étaient battus pour pouvoir écrire un texte dans ce recueil.

La main droite alla de gauche à droite et de droite à gauche, caressant, caressant encore le doux cuir tanné, les lettres d'or frappées, les coutures... Ah, le Marquis de Fade.

Insensiblement, sa main gauche descendit sous son nombril. Elle s'activa aussi, gardant un rythme semblable à celui des allers-retours de la main droite. Elle fut bientôt un peu moite. Qu'importe. Le Marquis de Fade. Le Marquis de Fade. Il ne pouvait que triompher cette fois. Le Marquis de Fade. L'injustice ne pouvait qu'être enfin réparée. Le Marquis de Fade. Le Marquis de Fade. Elle n'en pouvait plus. Oh oui, le Marquis de Fade.

Poussant un petit cri, Tara Grüne cessa son jeu de mains et dut un bref instant s'appuyer contre le meuble. Elle sourit. Elle respira fort. Le Marquis de Fade. Le Marquis de Fade. Elle ne pouvait plus attendre.

Elle se réinstalla dans son fauteuil mais en le tournant cette fois vers la grande télévision, abandonnant le spectacle de la nature au profit de celui des hommes. Elle s'empara de la télécommande et alluma la fenêtre vers le monde.

La poire électronique

Situé dans une salle de restaurant parisien avec de multiples confrères, le journaliste indiquait que le jury n'était pas encore sorti du salon où il délibérait. Personne ne savait donc encore à qui serait attribué cette année le prestigieux prix Drouant-Gaillon. Mais personne n'entendait rien en provenance du salon où délibérait le jury. Il n'y avait aucun éclat de voix. Aucune dispute. Si la délibération était achevée, pourquoi le jury ne sortait-il pas ?

En attendant, le journaliste annonça le lancement d'un reportage sur un collectionneur.

« Monsieur Edmond-Jules Huot, vous êtes collectionneur des ouvrages ayant obtenu le prix Drouant-Gaillon. Pourquoi cette passion ? »

« C'est très simple. Regardez. Ils sont tous là, depuis l'origine, le premier à avoir été distingué, *La Faiblesse des Alliés*. Toutes ces couvertures de cuir, alignées, frappées de caractères dorés. Au début, c'est ma belle-mère qui a commencé à m'offrir à chaque Noël le gagnant de l'année pour me cultiver. C'était un cadeau qu'elle trouvait chic. D'ailleurs, d'après mon libraire, neuf fois sur dix, quand on achète un ouvrage ayant obtenu le prix Drouant-Gaillon, c'est pour faire un beau cadeau qui fait chic et cultivé. Puis, quand j'en ai eu un certain nombre, je me suis dit qu'il devenait nécessaire que j'achète les autres. La série devait être complète. Alors je l'ai fait. »

La poire électronique

« Pourtant, *La Faiblesse des Alliés*, ce n'est pas un roman facile. »

« C'est un roman sur la seconde guerre mondiale et les défaites anglo-américaines, n'est-ce pas ? »

« Ah non, Monsieur Huot, il a été écrit au début du vingtième siècle. Si j'ai bonne mémoire, c'est l'histoire d'un ange gardien qui tente, avec ses amis, de sauver un alcoolique schizophrène mais le mal est le plus fort. Vous ne l'avez pas lu ? »

« Bien sûr que non. Je n'ai pas le temps avec toutes ces émissions intéressantes qui passent à la télévision. Je ne rate notamment jamais une émission de *Schwarze Schweine in der Schweiz*. L'essentiel, c'est de posséder une bibliothèque avec de beaux livres. C'est chic. »

A cet instant, le reportage fut brutalement interrompu. La caméra montrait une grande agitation dans le restaurant. Une série de vieillards sortait d'un salon. Ils semblaient heureux, détendus, reposés. L'un d'eux, le président du jury, s'empara d'un micro qu'on lui tendait et annonça : « Après 69 tours de scrutins, le décès par épuisement de trois membres du jury et la dégustation des chocolats envoyés par les différentes maisons d'édition, le prix Drouant-Gaillon est attribué cette année à... »

Le président toussa un peu pour s'éclaircir la voix tout en maintenant le suspens. Et il fit soudain un

La poire électronique

étrange aparté : « Et nous avons bien dormi. C'est extraordinaire. Cela faisait des années que je n'avais aussi bien dormi. »

Enfin, dans un silence religieux, il annonça avec emphase : « *Les cent-vingt jours de sommes*, du Marquis de Fade. Ce récit des siestes de l'auteur a séduit à l'unanimité le jury -sauf les morts bien sûr- lors du dernier tour de scrutin, lorsque nous nous sommes réveillés après avoir tenté de lire à voix haute ce roman. »

Comme il attendait dans un petit salon avec les autres auteurs sélectionnés, le Marquis de Fade put apparaître soudain. Les flashes des photographes crépitèrent. Sommet du crâne dissimulé sous une perruque poudrée, portant un grand manteau rouge aux boutons et bordures dorés, le Marquis de Fade se laissa tout d'abord bien prendre en photo. Il fit ensuite une déclaration.

« Je remercie le jury du prix Drouant-Gaillon d'avoir récompensé *Les cent-vingt jours de sommes*. Il aurait pu récompenser l'an dernier *La philosophie dans le fumoir*. Au lieu d'opter pour *Les Malveillantes*. Mais *Les cent-vingt jours de sommes* est la plus aboutie de mes oeuvres. »

Un journaliste l'interrompit : « Monsieur le Marquis, pensez-vous que la philosophie qui vous anime a influencé les votes du jury ? »

La poire électronique

« Je l'espère, en effet. Et, si j'en crois le récit de la délibération, je peux être heureux. Car ma philosophie peut se résumer ainsi : le bonheur réside dans l'ennui que l'on inflige. »

Tara Grüne buvait les paroles de son idole. Enfin, après toutes ces années, il obtenait le plus grand prix littéraire. Son roman entrerait dans de nombreux foyers. Il serait probablement lu un certain nombre de fois, permettant ainsi à la divine philosophie de se répandre.

L'émission s'interrompt une fois les déclarations des uns et des autres diffusées. Le journaliste avait baillé plusieurs fois. La caméra avait oscillé. La littérature parisienne avait un effet reconnu et plusieurs éditeurs avaient même demandé à ce que leurs ouvrages soient remboursés par la sécurité sociale pour le traitement de l'insomnie. Avec le triomphe du Marquis de Fade, une nouvelle étape était franchie. Un nouveau pas vers la littérature pure, la littérature sans le moindre intérêt.

Tara Grüne éteignit la télévision. Son regard erra dans sa bibliothèque. Une planche était réservée à sa collection de couteaux suisses. Heureusement, le lieutenant Curry n'avait pas eu l'occasion de venir ici et de constater la disparition de la pièce la plus impressionnante. Il faudrait la remplacer rapidement.

La poire électronique

20

Dan Lebaba était un peu ostracisé dans la ville depuis quelques mois. Cela dit, comme il l'avoua lui-même au petit déjeuner, il n'avait vraiment pas de chance. Il ignorait que la jolie femme venue l'an passée dormir une nuit dans son établissement était la femme de Bill Worx. Tara Grüne est un nom qui ne lui évoquait rien du tout à l'époque, sauf Grüne Prod, la compagnie qui réalisait son show favori, « Schwarze Schweine in der Schweiz ».

Or, dans la ville, la règle était bien de ne jamais avoir affaire de près ou de loin avec la famille Worx. Rien, ici, ne devait être compatible avec les Worx. Pas même un lit dans une chambre d'hôtel.

Franck Curry s'informa auprès de l'hôtelier des raisons ayant amené Tara Grüne à Puerta Cerrada. Il ne savait pas trop, sauf qu'elle avait signalé être sur le chemin de la réserve indienne qui était à côté de la ville, dans les montagnes.

Puisqu'il était là, Franck Curry décida de faire un détour avant d'aller reprendre son avion. Peut-être y aurait-il une piste complémentaire, même si le policier commençait à comprendre ce qui s'était passé.

Abandonnant l'hôtel miteux, son gérant malchanceux et la ville en voie d'abandon, Franck Curry

La poire électronique

s'éloigna dans le désert. La voiture suivit la route droite qui s'enfonçait dans le désert. Au loin, se dressaient les montagnes, des contreforts ou des collines plutôt. Une heure à belle allure fut nécessaire avant de trouver une voie secondaire qui serpentait pour monter vers les sommets.

Les panneaux routiers indiquaient la réserve des Pieds Plats. Deux heures furent encore nécessaires pour atteindre une sorte de motel. Une grande affiche mentionnait qu'il s'agissait du Centre d'Initiation à la Redécouverte des Racines Profondes.

Franck Curry se présenta à l'accueil après avoir garé son véhicule dans un parking presque vide. Le bureau moderne comportait un comptoir ordinaire comme dans n'importe quel motel. Il y fut accueilli par un vieil indien en tunique de peau de daim et portant une coiffe aux plumes multicolores étrangement régulières.

« Hugh, cher monsieur » prononça l'indien avec un léger accent italien.

« Bonjour. Je suis le lieutenant Franck Curry. Je voudrais vous poser quelques questions sur une femme blanche venue vous voir il y a quelques mois. »

« Une cliente ? »

« Oui, sans doute. Elle est venue s'initier à votre spiritualité traditionnelle je pense. »

« Un forfait huit jours avec camping sous tente traditionnelle et calumet bourré aux herbes

La poire électronique

euphorisantes ? Ou celui de un mois avec les dix jours dans la caverne sombre sans manger ? »

« Je ne sais pas. »

Après avoir jeté un œil à la plaque de policier de Franck Curry, l'indien déposa sa coiffe sans ménagement sur le comptoir, se gratta son crâne chauve et se saisit de son clavier d'ordinateur.

« Les plumes en plastiques sont bien pratiques, c'est super-solide et pas cher, mais mon dieu que c'est chaud. Les Chinois devraient améliorer ça. Bon, quel est le nom de cette dame ? »

« Tara Grüne. »

« Je vois. Elle était pressée. Elle a pris le forfait express retour aux sagesses ancestrales. Une nuit sous la tente, une journée dans la caverne et une journée de danse de la pluie. Ce n'est pas cher. Et, à la fin, vous êtes initié comme dans les autres formules. Le sachem vous attribue alors un nom reflétant votre moi profond. En trois jours, vous économisez dix ans de psychanalyse. Peut-être seriez-vous tenté, lieutenant ? En ce moment, c'est la saison basse et nous faisons des promotions. »

« Non, je suis désolé, je n'ai pas le temps. Mais quel était le nom attribué à Tara Grüne ? »

« Gazelle sautillante dans la montagne attachée à sa terre. Dans notre langue : Haiwana Kylbeel. »

« Attachée à sa terre ? »

La poire électronique

« Oui, c'est ce qui est noté dans le dossier. Le sachem a dû déterminer que la cliente voulait rester liée à ses racines, souvent incarnées par un territoire. »

« En tous cas Haïwana Kylbeel est un joli nom. »

« Notre sachem y veille. »

Lui proposant de s'appeler le roi des plaines épris de justice, c'est à dire Beegdic Inwaitpussi, l'indien essaya de vendre différents forfaits au policier mais Franck Curry préféra prendre congé. Les tarifs exorbitants étaient de toutes façons trop élevés pour sa faible paye de policier.

Le véhicule du FBI redescendit de la montagne et s'engagea résolument sur la route de Santa Fe. Franck Curry devait maintenant rejoindre l'aéroport et repartir à Los Franciscanos. Si Maître Soda avait raison, les motifs de la mort de Bill Worx étaient désormais clairs. Et tout allait dans le même sens.

D'humeur joyeuse, Franck Curry alluma la radio. On y repassait de nombreux extraits de l'album « 42 » de Mort Blanssek, pas seulement « What was the question ? », le titre phare. « Thanks for the fish » était tout de même un peu plus joyeux.

Mais Franck Curry se dit que la radio était bien déprimante. Il l'éteignit donc et roula, juste bercé par le son régulier de la climatisation, vers Santa Fe.

La poire électronique

21

L'hôpital de Los Franciscanos se situait en proche banlieue. Les bâtiments modernes comportaient de nombreux étages desservis par des ascenseurs rapides. Franck Curry se gara dans le parking des visiteurs. Il jeta un œil à la cage située sur le siège passager. Quelque chose, à l'intérieur, semblait furieux. Une griffe avait déjà traversé l'épaisse paroi. Tant que celle-ci résistait pour retenir la créature sauvage...

Non sans appréhension, le lieutenant descendit de sa voiture et verrouilla les portières. Que se passerait-il si la créature arrivait à s'échapper et se retrouvait libre dans le véhicule ? Rien n'échapperait, sans doute, à ses griffes destructrices.

Après le passage obligé à l'accueil, alors que celui-ci allait bientôt fermer jusqu'au lendemain matin, Franck Curry prit un ascenseur jusqu'à l'étage du service de traumatologie. Enfin, il réussit à trouver la chambre de Steve Door.

Celui-ci était installé dans un lit, les deux jambes en extension attachées à des câbles tendus par des poids. L'ancien vice-président de Peartech avait redressé le haut du lit, ce qui lui donnait une position assise. Et il regardait, triste, la vue sans intérêt offerte par la fenêtre de sa chambre.

La poire électronique

Franck Curry le salua et présenta sa plaque. Steve Door répondit poliment mais visiblement marqué par un début de dépression.

« Je suis sorti du coma hier soir. Le vice-président de Peartech en charge des sorties de l'effectif est passé ce matin. Il m'a remis ma lettre de licenciement. Elle mentionne que, après sa présentation, Bill Worx lui-même a demandé à lire mon dossier, profondément choqué par mon absence, et est retombé sur ma remarque concernant le T-Phone Rex et l'abandon du dollar. Il a explosé de rage avant d'être profondément abattu. Peartech a donc, en compensation du préjudice considérable porté à l'humeur de Bill Worx, annulé les virements de mes salaires depuis un an. Tout à l'heure, le caissier de l'hôpital est venu m'informer de la mise en vente de mon appartement pour couvrir la facture des soins prodigués par l'établissement. Même mes tamagophones ont été vendus d'occasion. Je n'ai plus rien. Je ne suis plus rien. »

« Je comprends votre abattement. Et, donc, Bill Worx n'avait pas été informé de votre position avant sa présentation ? »

« Non, je n'étais qu'un vice-président. Et mon patriotisme n'était pas partagé par la hiérarchie intermédiaire. »

« Mais peut-être Bill Worx, lui... »

La poire électronique

« Mais c'était trop tard, de toutes façons. Le T-Phone Rex avait été annoncé. Et son innovation majeure résidait justement dans cet abandon du dollar comme monnaie exclusive. Trop tard, beaucoup trop tard. »

« Bill Worx aurait-il pu ne pas réaliser à quel point cette innovation était anti-patriotique avant d'avoir sous le nez votre note argumentée ? Aurait-il été furieux d'avoir été ainsi trompé par la hiérarchie de sa propre entreprise ? »

« Peut-être. Mais c'était trop tard. Et c'est aussi trop tard pour moi. Peartech a perdu son fondateur, le plus grand génie de l'histoire de l'humanité. L'entreprise va sans doute périr. Et les hommes et les femmes de ce monde ne bénéficieront plus des fabuleuses innovations de Bill Worx. »

« Que comptez-vous faire maintenant ? »

« J'y ai réfléchi depuis ce matin. Je me suis choisi un nouveau maître. Un maître bien mort depuis des siècles. Je ne pourrais plus risquer de le tuer. Je vais redevenir chrétien et entrer au monastère franciscain dans le désert. Je ne me signerai plus avec des T mais en traçant une croix partant de ma tête, reposant sur mes épaules et s'achevant sur mon pubis. Il va falloir que je me rééduque. Mais Jésus, lui, au moins, est mort il y a longtemps et a ensuite ressuscité. Pas Bill Worx. »

Franck Curry le salua, lui souhaitant bonne chance. Mais c'était vrai que le simple fait d'être

La poire électronique

hospitalisé à Los Franciscanos suffisait à ruiner une famille pour plusieurs générations.

Si Kim N'Guyen réussissait à obtenir l'investiture de son parti puis à être élu Président des Etats-Unis, il avait promis d'encadrer les tarifs des hôpitaux publics et de supprimer la prime d'intéressement des médecins. La Ligue des Médecins Ethiques, de ce fait, finançait largement la campagne du gouverneur Donald McRonald. Celui-ci était le favori pour l'investiture de son propre parti. Et son élection à la Présidence ne faisait guère de doute selon les sondages.

En arrivant sur le parking, Franck Curry s'aperçut qu'une patte griffue avait réussi à traverser la paroi de la cage posée sur le fauteuil passager. Les cris stridents de rage s'entendait de l'extérieur du véhicule. Il faisait nuit. Le parking était presque vide. Franck Curry ouvrit la porte passager, s'empara vivement de la cage et la déposa sur le sol avant de refermer la porte. Puis il prit place côté chauffeur et démarra. Il quitta le parking plus vite qu'il n'aurait été conforme à la loi.

La créature commença à découper la paroi de sa cage avec précision. Elle ne mettrait pas longtemps à se libérer. Elle serait alors lâchée dans le vaste monde, prête à y semer le chaos et la destruction.

La poire électronique

22

Le hangar réfrigéré était désormais vide. Les cadavres des suicidés avaient tous été placés dans des T-Coffin Gold Death avec leurs tamagophones puis enterrés dans le cimetière conçu par Peartech, malgré les protestation des écologistes considérant qu'enterrer les tamagophones constituait une importante pollution. La mairie de Los Franciscanos avait alors classé le cimetière en décharge pour produits toxiques pour régler le problème. De ce fait, Peartech pourrait honorer la mémoire des disparus en les abreuvant de jus divers issus de la fabrication des tamagophones, pour le plus grand bonheur des familles.

Mais, mes mignons, soyez bien sûrs d'une chose : Vlad De Width se moquait totalement de cette question de pollution. Il avait été heureux de manipuler en quelques jours plus de cadavres qu'en toute une vie de Méga-Violence. Et vous aussi, j'espère que vous êtes bien contents mes mignons. Vous devriez même être fous de joie.

En effet, la bande des Tovaritches était bien morte, dissoute. Vous ne risqueriez plus de croiser de drôles de gens en tenue d'abattoir avec un slip porté par dessus et une chapka couverte de treize bandes

La poire électronique

alternativement rouges et blanches et un triangle bleu sur le devant frappé d'une étoile dorée

Chaque membre des Tovaritches avait choisi son destin. Well, Sandwich et Caniche avaient refusé de rendre un petit service à l'Etat. Ou on ne leur avait simplement, peut-être, pas proposé. Condamnés à de lourdes peines de prison, ils ne ressortiraient sans doute jamais vivants de leur incarcération.

Sandwich avait tué un codétenu qui tentait de lui faire mettre un slip par dessus son uniforme. Il avait donc été condamné à mort et s'appêtait à être étouffé dans un sac en plastique publiquement avec diffusion en direct à la télévision. Les enseignants étaient invités à bien expliquer aux enfants, à cette occasion, que c'était très dangereux de mettre un sac en plastique sur sa tête.

Il restait Vlad De Width, mes mignons. Vous vous souvenez de lui, n'est-ce pas ? Le plus terrible, le plus terrifiant et le plus dangereux des Tovaritches mais aussi le plus libre. Alors, on fait moins le malin, mes mignons ? Vlad De Width rodait.

Bon, je ne sais pas si je vais vous rassurer tout de suite, mes mignons. D'accord, ce n'est pas une histoire d'horreur, ce livre, mais vous n'avez pas l'air de trembler beaucoup bien que l'ultime Tovaritch rôde. Alors, d'après vous, qu'est devenu Vlad De Width ?

La poire électronique

23

Dans chaque rue, sur chaque place, tout autour du centre des congrès, des cors des Alpes lançaient leurs plaintes sonores. La gare, l'aéroport et même les autoroutes raisonnaient du son sans pareil de cet instrument millénaire, même si la plupart de ceux que l'on entendait avaient été fabriqués en Chine.

C'était la Grande Dispersion. La Schweiz Expo avait été un succès sans précédent cette année. Et les nombreux fans de « Schwarze Schweine in der Schweiz » se séparaient en se lançant des adieux déchirants grâce à leurs cors des Alpes.

Tara Grüne regardait les gardiens accompagner les fans vers la sortie de la Schweiz Expo. Les exposants rangeaient leurs stands, remplissant des caisses avec le peu d'invendus et des morceaux du décor. Elle regardait son royaume de carton-pâte et de fortes marges disparaître sous ses yeux avec un soulagement certain.

Tout le monde savait que la série « L'amour au temps de la Guerre du Sonderbund » ne pourrait pas commencer une nouvelle saison. La guerre était terminée lors du dernier épisode. Depuis, il y avait les classiques rediffusions d'inter-saisons. Alors, à la conférence de clôture, Tara Grüne était montée sur scène pour la première fois depuis des années.

La poire électronique

Habillée de noir comme il convient pour une veuve, elle avait salué avec un infini bonheur triste les milliers de fans. C'étaient eux qui étaient à l'origine d'une partie de sa fortune, eux qui avaient construit la fortune de ses parents, eux qui étaient au centre de ses préoccupations.

Des Chinois lui avaient proposé de racheter Peartech un bon prix. Ils possédaient déjà les usines où l'on fabriquait les tamagophones. Acheter l'entreprise qui les vendaient était donc logique. Et ce rachat convenait tout à fait à Tara Grüne. Elle préférait se débarrasser de cette entreprise à laquelle elle ne comprenait rien.

Plutôt que des fans qui se suicidaient, elle préférait ceux qui jouaient du cor des Alpes. Ceux-là, elle les comprenait. Elle les aimait.

Et elle voulait donc leur bonheur.

Alors, face aux fans désemparés par la fin de la Guerre du Sonderbund, Tara Grüne avait annoncé le nouveau soap-opéra de « Schwarze Schweine in der Schweiz ». Les héros de l'« Amour au temps de la Guerre du Sonderbund » avaient eu des enfants et des petits-enfants. Ceux-ci seraient les héros de « Dans la tourmente suisse de la Première Guerre Mondiale ».

La Suisse y connaîtrait de nouvelles déchirures frappant au cœur même des familles entre les partisans

La poire électronique

de la neutralité par tradition, les pragmatiques de la neutralité, les neutralistes actifs, les passifs neutres et divers sous-courants politiques. Il y aurait des trahisons, de l'amour, des amants issus de familles de divers camps, du suspens... Bref, une nouvelle saga allait animer les soirées des fans de « Schwarze Schweine in der Schweiz ».

Un tonnerre d'applaudissements avait accueilli l'annonce. Bien que veuve récente et donc se devant d'arborer une tristesse affligée, Tara Grüne avait fait ressentir à la foule combien leur soutien rendait joyeuse sa tristesse.

Rentrée chez elle, dans la villa du fondateur de Peartech qui était désormais sienne, elle plaça un impressionnant couteau suisse dans sa collection pour remplacer le manquant. Elle avait trouvé le modèle adéquat dans la Schweiz Expo. Et le commerçant avait voulu lui offrir, en hommage à ses parents. Mais elle avait poliment refusé. Vue sa fortune, accepter ainsi un cadeau d'une telle valeur aurait été indécent, surtout de la part d'un petit commerçant qui était aussi l'artisan fabriquant ces couteaux si particuliers.

La villa risquait d'être bien vide désormais. Peut-être serait-il plus adapté de la vendre et de retourner en Suisse, sur la terre de ses ancêtres, une terre qu'elle chérissait tant. Elle la chérissait tellement qu'elle l'avait

La poire électronique

quittée dès que possible pour partir dans l'ouest américain. Peut-être, pour l'acheter, serait-il possible de trouver une vedette de Hollywood ou un homme d'affaires quelconque. Tara Grüne voulait une maison qui soit sur un contrefort montagneux mais la vue de l'océan, même au loin, lui plaisait. Hawaï, peut-être, avec une chalet de type suisse sur un flan de volcan, pourrait faire l'affaire.

Hawaï, cependant, avait l'inconvénient d'être sur un territoire américain. Si l'enquête sur ce qui s'était passé le soir de la mort de Bill Worx aboutissait... Tara Grüne frémit. Finir étouffée dans un sac plastique pendant que tous les enfants du pays regarderaient la scène à la télévision en mangeant des glaces...

Elle se déshabilla, alla prendre sa douche et se coucha en chassant ces mauvaises pensées. Jamais personne ne découvrirait la vérité. Et si elle parvenait à convaincre la police que la coupable était Marseille Mountaintown, Tara Grüne aurait la joie de pouvoir assister à la mort de sa rivale, étouffée dans un sac en plastique, à la télévision.

Mais on ne pouvait pas trop demander au destin. Non, déjà, s'en sortir serait bien. Elle n'aurait pas dû emmener avec elle son couteau suisse pour le faire réparer à la Schweiz Expo. Ni se mettre en colère.

La poire électronique

24

Bon, mes mignons, revenons à votre grand ami Vlad De Width. Je ne doute pas que c'est votre grand ami puisque vous êtes encore vivants au point de pouvoir lire ce que j'écris. Malgré tout, je suppose que vous tremblez dans votre slip à la seule évocation du nom de Vlad De Width.

Celui-ci, donc, avait rendu un service à l'Etat en échange de quoi il avait été libéré. Il avait jeté son ancienne tenue de Tovaritch dans une poubelle après avoir acheté un jean et un T-shirt plus conformes à sa nouvelle image. Il était libre et citoyen ordinaire. Il était surtout une nouvelle recrue des Marines. Il devait se rendre dans un délai d'un mois dans un camp d'incorporation et d'entraînement au Nouveau Mexique.

Alors, grâce au trésor de guerre des Tovaritches, il s'était acheté une voiture d'occasion, un pick-up. Voilà, mes mignons, ce qu'était devenu le terrifiant Vlad De Width. Une recrue des Marines. Un conducteur de pick-up.

On se sent peu de choses, dans ce genre de cas, avec une révélation de cette nature, hein, mes mignons ? Si même un Tovaritch pouvait finir comme ça, que pourrions-nous devenir, nous ?

La poire électronique

Vlad De Width prit donc la route du Nouveau-Mexique avec son pick-up, laissant Los Franciscanos derrière lui, dans le soleil couchant, pensant dormir quelque part dans un motel sur la route. Mais, alors qu'il passait devant l'hôpital, quelque chose rebondit sur le trottoir et finit sur la route.

Il freina le plus fort qu'il put. Puis il se gara. Il alla voir ce qu'était cet objet qu'il avait failli percuter au risque d'abîmer son véhicule.

C'était une cage pour animal domestique de la taille d'un chat. Mais sa paroi avait été découpée de manière étrange. La cage était vide. Elle comprenait du métal, ce qui pouvait toujours se revendre. Et puis le nouveau citoyen altruiste qu'il était devenu ne pouvait pas laisser là cet objet projeté par on ne sait quelle force terrifiante au milieu de la route. Alors, mes mignons, il jeta ce qui restait de la cage à l'arrière de son pick-up.

Il scella ainsi bien des destins par ce geste anodin. Etait-ce, mes mignons, le démon gardien de l'ancien Tovaritch qui l'avait ainsi poussé à agir de la sorte ? Etait-ce plutôt la terrifiante force du destin ?

Car non seulement la cage se retrouva à l'arrière du pick-up mais, soudain, mes mignons, Vlad De Width aperçut Los Franciscanos au loin dans le couchant. Il se dit qu'il lui fallait admirer une dernière fois le paysage à partir de la colline où il se situait.

La poire électronique

Il se tourna donc vers la ville. Il s'installa jambes écartées, les poings sur les hanches, défiant la ville qui l'avait vu naître mais ne le verrait pas mourir. Mes mignons, souvenez-vous de ça : Vlad De Width parvenait à échapper à Los Franciscanos.

Pendant ce temps, dans l'hôpital, les gardes armés avaient été rassemblés et se dirigeaient vers le service de traumatologie. Une créature horrible et effrayante était rentrée dans l'établissement puis avait pris l'ascenseur où elle avait sérieusement blessé un médecin qui montait en traumatologie. Quand les portes s'étaient ouvertes, la créature s'était échappée, entrant dans une chambre, sans doute au hasard.

Mais les démons connaissent-ils le hasard, mes mignons ? Le chat de Franck Curry -vous l'avez reconnu bien sûr- pénétra en effet dans la chambre de Steve Door.

Les murs de celle-ci furent bientôt couverts de sang. On ne retrouva pas grand'chose de l'ancien vice-président de Peartech. Pas même le nécessaire pour pouvoir lui envoyer la facture des dégâts, sauf à faire une analyse ADN des morceaux restant après le festin du fauve.

Les gardes armés arrivèrent trop tard. Et l'animal leur échappa. Ils fouillèrent partout et n'en retrouvèrent aucune trace en dehors de quelques empreintes

La poire électronique

sanglantes qui confirmaient que le fauve avait repris l'ascenseur.

Dehors, mes mignons, Vlad De Width regardait toujours le paysage. Quand, enfin, il se dit qu'il était temps de trouver un motel, un peu plus loin, il entendit un bruit. Quelque chose était monté à l'arrière de son pick-up.

En regardant, il trouva un chat qui se léchait les babines et tournait autour de sa cage. Vlad De Width explosa de rire et dit au si mignon petit chat : « allez, t'as l'air cool, toi. Je t'adopte. »

Et il démarra.

Ce soir là, mes mignons, bien des choses changèrent pour Los Franciscanos. Les Tovaritches cessèrent d'être une menace. Leur chef disparut vers le Nouveau-Mexique. Et le chat le plus terrifiant de l'Ouest quitta aussi la ville à l'arrière d'un pick-up.

Surtout, sans se douter un seul instant de ce qui était arrivé, Franck Curry eut du mal à s'endormir, torturé par l'idée d'avoir abandonné son chat si mignon sur un parking d'hôpital. Du coup, il réfléchit longuement à son enquête.

Et il fut rapidement certain de sa conclusion.

La poire électronique

25

Alors que le soleil n'était pas encore tout à fait levé, Franck Curry arrêta sa voiture devant l'entrée principale de la villa de Bill Worx, désormais propriété de Tara Grüne. Il était suivi par trois véhicules de patrouille. Six policiers lourdement armés suivirent le lieutenant quand il pénétra dans la luxueuse demeure.

Le majordome n'osa pas s'interposer. A la requête du lieutenant, il indiqua juste où se situait la chambre de Tara Grüne et confirma que celle-ci s'y trouvait. Et c'était bien la chambre commune avec le décédé, attenante au dressing auquel on accédait à partir de la chambre.

Les policiers prirent l'escalier de service afin d'aller au plus vite et de ne pas risquer de se retrouver coincés dans un ascenseur en panne ou mis en panne volontairement par un criminel quelconque. Ils emmenèrent avec eux le majordome, à la fois pour l'empêcher de prévenir Tara Grüne et pour leur servir de guide.

Au milieu de son sommeil, Tara Grüne sentit une présence hostile. Quelque chose était dans sa chambre. Cela ne pouvait pas être Bill Worx : il était mort et enterré. Marseille Mountaintown n'était pas autant virile.

La poire électronique

La veuve ouvrit un œil et vit l'immense horizon blanc et duveteux de son oreiller. Alors elle se retourna. La chambre était allumée. Des policiers encerclaient le lit, armes sorties, et la regardaient. Elle attrapa la couverture pour la remonter sur sa poitrine, par réflexe. Elle était perdue. C'était fini.

Franck Curry était au milieu des policiers. Il la regarda.

« Madame Tara Grüne, comme vous le savez, je suis le lieutenant Franck Curry. Je suis ici pour remplir mon devoir, même si cela m'attriste. »

Tara Grüne hocha la tête, se forçant à ne rien dire, à ne pas pleurer. Elle attendit qu'il lui énonce ses droits et l'informe de son arrestation.

« Madame Tara Grüne, nous avons acquis la certitude, le juge et moi-même, que votre mari a été plongé dans un profond désespoir lorsqu'il a réalisé, après avoir lu la note de Steeve Door, combien il venait de trahir les valeurs patriotiques qui avaient toujours été les siennes. Il s'est donc emparé d'un couteau suisse et se l'est planté dans le cœur afin de se suicider. »

Bouche bée, Tara Grüne hocha de nouveau la tête, se demandant si elle allait se réveiller même si cela semblait bien réel. Elle prononça avec hésitation : « un suicide ? »

« Oui, madame. Je suis désolé. Votre mari a commis là un abominable péché contre la Loi de Dieu.

La poire électronique

Nul n'a le droit -fut-il Bill Worx- de se suicider. Cependant, vous pouvez contester ce verdict. Je suis désolé de tourmenter ainsi une veuve mais c'est mon devoir. Souhaitez-vous faire appel à un avocat ? »

Tara Grüne tourna la tête à droite et à gauche. Franck Curry reprit la parole.

« Conformément à la loi de notre état, le suicide est sévèrement puni. La tentative est punie de mort. Mais, malheureusement, le décès du coupable interdit une exécution publique. La loi prévoit donc, dans ce cas, que tous les sous-vêtements du coupable, slips, caleçons et chaussettes, soient brûlés en place publique pendant qu'un pasteur réalise un prêche contre le suicide. Il se trouve que nous devons procéder demain à l'incinération groupée des sous-vêtements des suicidés clients de Peartech. Nous y joindrons ceux de Bill Worx. »

Les larmes commencèrent à couler des yeux de Tara Grüne.

« Madame Tara Grüne, acceptez-vous de m'indiquer où se situent les sous-vêtements à saisir ou bien préférez vous que les policiers ici présents fouillent la maison ? »

« Dans... Dans le dressing, armoire de gauche, planches du milieu. »

Deux policiers pénétrèrent dans le dressing, armes au poing, vérifièrent qu'aucune présence hostile

La poire électronique

ne s'y trouvait. Puis il ouvrirent l'armoire indiquée. Prenant un sac en tissu marqué du sceau de l'état, ils y enfournèrent tous les sous-vêtements de Bill Worx. Ils firent leur devoir sans joie. Ils le firent sans admirer la texture de soie ou la coupe de haute couture.

« C'est fait, lieutenant » conclut l'un des policiers.

« Bien, nous y allons. Je suis désolé d'ajouter un tel déshonneur à votre veuvage, Madame Grüne, mais la loi est la même pour tous. »

Couvrant leur retraite contre toute tentative de récupérer le contenu du sac, les policiers se retirèrent avec précautions. Quelques instants plus tard, leurs véhicules quittèrent la propriété dans le hurlement de leurs sirènes.

Le majordome se tourna vers Tara Grüne.

« Madame, souhaitez-vous un café et votre petit déjeuner ? »

« Un café, merci. Je vais en effet en avoir besoin. Je prendrai mon petit déjeuner un peu plus tard, au salon, après ma douche. »

Le majordome quitta la pièce. Tara Grüne pinça le plus fort qu'elle put son bras gauche. Elle eut mal. Elle ne rêvait donc pas.

Il était tout de même dommage de ne pas avoir réussi à accuser Marseille Mountaintown.

La poire électronique

26

Mes mignons, nous allons bientôt devoir dire adieu à Vlad De Width. Mais, tout d'abord, il convient que je vous dise ce qui lui est arrivé.

Après avoir traversé les parcs naturels de l'ouest américain et ainsi admiré les beautés voulues par Dieu, Vlad De Width fut persuadé d'avoir fait le bon choix. Il lui fallait servir le pays qui avait confiance en Dieu, comme c'était noté sur chaque billet de sa monnaie. La soumission en confiance à Dieu est la seule voie d'honneur et de sagesse.

Vlad De Width arriva donc à sa dernière étape avant de rejoindre le camp d'incorporation. C'était une petite ville qui tombait en ruines. On la nommait Puerta Cerrada. Il n'y avait qu'un seul motel dans la ville. Vlad De Width gara son pick-up et regarda le chat qui dormait à l'arrière. Jusqu'ici, il avait toujours réussi à se débrouiller pour se nourrir. Des gardiens, dans un parc, avaient signalé un grizzli mort atrocement mutilé mais Vlad De Width ne le sut jamais.

Et, le lendemain, il était déjà parti quand la femme de Dan Lebaba trouva ce qui restait du corps de son mari, dans l'arrière boutique. Dan Lebaba avait trouvé ici l'achèvement de ses malheurs. Jusqu'au bout, il avait été capable d'accumuler toutes les malchances.

La poire électronique

Heureusement pour l'humanité, il mourait sans descendance.

Les années passèrent. Lors de la Guerre du Venezuela, une enquête de l'ONU fut diligentée. Car, pendant les opérations des Marines, la population civile fut frappée par des agressions d'une sauvagerie extraordinaire qui furent attribuées à un monstre légendaire peuplant les forêts.

Vlad De Width se fit tuer durant cette guerre. Mais il mourut le sourire aux lèvres. Jamais il n'aurait pu rêver d'appliquer à une telle échelle la Méga-Violence. Il tua tellement de gens, souvent dans d'atroces souffrances, que, même durant le petit service rendu à l'état, il ne vit pas autant de cadavres.

Depuis cette date, mes mignons, le Venezuela est réputé pour être le pays le plus dangereux du monde. Un monstre sanguinaire le hanterait. Même si, une vingtaine d'années plus tard, ce monstre n'était plus qu'une légende.

La poire électronique

27

Par la fenêtre, on pouvait voir la ville de Los Franciscanos à perte de vue. Elle couvrait de multiples collines et enrobait la baie à la forme si particulière de feuille de cannabis. Un instant retenu par le spectacle fascinant de la ville, le regard de Jésus Maracas se reporta sur l'écran de son tamagophone. L'horloge affichée lui indiquait clairement qu'il était en retard. Il devait se dépêcher.

Son tamagophone était un modèle déjà ancien. Avec son salaire d'homme d'entretien, il ne pouvait pas acheter de tamagophone neuf. Même l'usage quotidien d'un tamagophone n'était pas simple. Il pouvait comprendre que, comme disait Bill Worx, il était anormal que le fournisseur du véritable support de communication ne soit pas rémunéré de manière régulière alors que les opérateurs bénéficient d'un abonnement. Mais Bill Worx était mort. Il s'était suicidé. Comme beaucoup de ses clients.

Et la société Peartech avait été rachetée par des Chinois juste après avoir renoncé au dollar. Posséder un tamagophone n'était plus vraiment à la mode. C'était même presque vu comme un acte d'anti-américanisme. Dès qu'il pourrait, il achèterait un nouveau smartphone classique.

La poire électronique

Mais, pour cela, il devait travailler dur. Il avait beau s'appeler Jésus, il ne connaissait pas de miracle. Il était pauvre, il travaillait mais il resterait pauvre.

Il reprit son ménage, rallumant son aspirateur. Une fois que ce bureau serait terminé, il lui en restait encore trois à nettoyer avant de pouvoir rentrer chez lui.

Alors, il pourrait dormir. Le lendemain, il pourrait regarder les rediffusions de « Schwarze Schweine in der Schweiz ». Un jour, il le promettait régulièrement à sa femme, ils iraient en Suisse, tous les deux, en amoureux. Les émissions sur la botanique des Alpes montraient combien ce pays était magnifique.

Jésus préférait laisser sa femme regarder le soap-opéra qui se passait pendant la première guerre mondiale. A Zurich, dans le dernier épisode, Lénine a tenté d'échapper à la surveillance de sa femme sous le prétexte d'un colloque de révolutionnaires prolétariens. Mais, en fait, chaque spectateur a compris qu'il souhaitait séduire la fille du chef des neutres traditionnels. La rediffusion de « L'Heure du Cochon » était tout de même plus intéressante.

Eteignant son aspirateur, Jésus se prépara à passer dans le bureau suivant. Il n'y avait pas de miracle. Personne ne viendrait jamais lui offrir des millions de dollars.

Soudain, quelqu'un frappa à la porte du bureau.

La poire électronique

Table des matières

1.....	7
2.....	13
3.....	17
4.....	21
5.....	27
6.....	29
7.....	35
8.....	43
9.....	47
10.....	51
11.....	53
12.....	57
13.....	61
14.....	65
15.....	67
16.....	71
17.....	75
18.....	79
19.....	89
20.....	95
21.....	99
22.....	103
23.....	105
24.....	109
25.....	113

La poire électronique

26.....	117
27.....	119